

QUARANTE-SIX ANS D'AMOUR PARTAGÉ

L'animateur de radio
Claude Bloduc
prend sa retraite



GLASS TIGER

*Comme une
deuxième
jeunesse*



MÉGANTIC, UN TRAIN DANS LA NUIT

*Une BD pour
dire, montrer,
questionner*

RENTÉE LITTÉRAIRE

*Dix
traductions
à découvrir*



RECETTES

*«One pot»
de couscous
aux saucisses*

CLAUDE BOLDUC

QUARANTE-SIX ANS D'AMOUR PARTAGÉ



FRANÇOIS HOUDE

francois.houde@lenouvelliste.qc.ca

À partir du 3 septembre, une voix familière s'effacera du paysage radiophonique régional. Après 46 ans de radio, Claude Bolduc fera ses adieux à ceux et celles qui l'ont suivi jusqu'à sa dernière demeure radiophonique, la station CKBN-Via 90,5 FM de Bécancour.

On peut parler de demeure parce que l'animateur a vraiment été chez lui dans les studios de radio. Son parcours professionnel a été marqué par quelques virages mais il symbolise la fidélité et la stabilité dans un monde parfois chaotique où les changements sont non seulement brusques mais fréquents. Dans ce monde où la cote d'écoute fait foi de tout, lui a imposé la cote d'amour.

Qu'il soit imbriqué comme une pièce constituante de notre communauté fait oublier que Claude Bolduc est originaire de Québec. C'est là qu'il a apprivoisé le micro, les ondes, le public invisible. «D'abord, il faut dire que je chantais avant de faire de la radio. Je me produisais dans des pianos-bars et parallèlement, je travaillais au sein d'une commission scolaire de Québec dans le département d'audiovisuel, relate l'homme de 69 ans. Comme je devais faire des narrations, j'ai demandé à ce qu'on me paie un cours dans un collège spécialisé pour animateurs de radio et télévision.»

«Par la suite, j'ai envoyé un démo à la station CKCV et j'y suis entré à temps partiel. Pendant deux ans et demi, j'ai occupé deux emplois à travailler sept jours par semaine. Je n'ai eu aucun congé.»

«J'animais les vendredis soirs pendant six heures à raison de 3 \$ de l'heure. C'était payant», rigole-t-il. Il a préféré ça à des soirées payées 125 \$ dans des pianos-bars. C'est ce qu'on appelle la vocation, ou alors un médiocre sens des affaires. «J'ai tout de suite compris que c'est ça que je voulais faire dans la vie. Je n'ai jamais eu de plan B.»

Pourtant, le parcours n'a pas

été linéaire. Après une dizaine d'années à CKCV, la station était chancelante. Il a reçu une offre de CJTR, à Trois-Rivières. «Je me suis dit que je viendrais ici pour trois ou quatre ans pour ensuite retourner à Québec.» Il rit encore. L'épisode CJTR a duré de 1985 à 1994 avec la fermeture de la station. «La dernière journée, je suis entré à 8 h pour faire mon émission à 9 h comme d'habitude. À 9 h, le dg nous a convoqués dans son bureau pour nous annoncer que la station venait de fermer.»

Début 1995, il choisit CHLN plutôt que de retourner à Québec. Nouvel épisode qui dure de 2008 à 2011 alors que la station change de mains et d'animateurs. En avril 2011, il traverse le fleuve pour aller travailler à CKBN. «La station était

Ça a changé le portrait de la station.»

Cette fois, et pour la première fois en plus de 45 ans, c'est Claude Bolduc qui quitte. De son plein gré. «En fait, je serais parti l'an dernier mais avec la pandémie, j'ai décidé de retarder ça d'un an. Ma blonde et moi, on est en santé, on a nos neuf petits-enfants, on adore voyager; c'est le temps ou jamais d'en profiter. Ne plus être obligé de me lever à 4 h pour faire l'émission du matin, ne pas avoir d'horaire, prendre les choses de façon plus détendue. Si, une journée, ça nous tente d'aller quelque part, on ne se posera plus de question, on va partir.»

FIDÉLITÉ

Une chose qui frappe dans ce parcours qui semble être d'un autre temps, c'est la fidélité de l'homme: envers le médium, envers sa région d'adoption. «J'ai eu des offres pour aller à Montréal mais qu'est-ce que ça m'aurait donné de plus? Ici, j'ai fait ce que j'aimais et j'ai profité d'une très belle qualité de vie. J'aurais quitté ça pour quoi? Du prestige? Je n'ai pas besoin de ça pour être heureux.»

Plus révélatrice encore de sa personnalité, est sa passion pour le micro. «J'ai fait un peu de télé mais mon médium, c'est vraiment la radio. Je suis un gars de communication. C'est au centre de ma vie depuis que je suis tout jeune et que je m'impliquais dans les patros à Québec. J'aime les gens. Leur parler, les découvrir, partager avec eux. C'est pour ça que je me suis toujours impliqué ici auprès de toutes sortes de causes comme la paralysie cérébrale, le Centre de bénévolat Laviolette, le Téléthon enfant soleil. J'adore aller dans des soupers de l'Accueil féminin, les Rendez-vous féminins, les défilés de mode, les soupers-bénéfice, etc.»

«Bien sûr, ça a contribué à me faire connaître mais je le fais d'abord parce que j'aime ça. Je pense que si j'ai pu durer dans ce métier, c'est parce que j'ai été sincère et vrai. Les gens ont bien senti que j'étais là pour les bonnes raisons et ils m'ont adopté.»

«En 2007, quand j'ai été congédié de CHLN, il y a eu une sorte de vague d'amour à mon égard;



ça m'a profondément ému. Il y a eu des lettres ouvertes, même une pétition qui a circulé pour mon retour en ondes. Je l'ai reçu comme la preuve que les gens tenaient à moi. Mais ça, j'avoue que je l'ai toujours senti.»

La radio a ce pouvoir étrange de créer un lien de proximité entre l'animateur et son auditoire. «Dans l'émission du matin, tu es le premier contact des gens après leur réveil. Tu dois créer une bonne ambiance pour bien lancer la journée. Dans l'émission suivante, tu les accompagnes. Quand je suis arrivé à CJTR, on faisait une émission ancrée dans la réalité du monde: on avait notre marché aux puces, on parlait des événements de quartiers. On parlait aux gens. Pour bien des auditeurs, j'étais la seule voix familière, le seul ami qui les accompagnait fidèlement dans leur vie quotidienne.»

Il a créé une relation intime avec son public. «On ouvrait les lignes

et on parlait avec le monde. D'une journée à l'autre, je reconnaissais des gens qui rappelaient. Je peux dire que j'ai fait de la thérapie pour pas mal de monde à travers les ans.»

Bolduc illustre ce lien unique par un épisode qui l'a profondément marqué à son époque CKCV. «Tu ne sais jamais la portée de ce que tu dis. Un matin, je suis à la station et on me demande à la réception. Une femme s'y trouve pour me parler. Elle me regarde et me dit que je lui ai sauvé la vie. Elle m'a raconté que le matin même, elle était prête à se suicider. Les enfants étaient partis à l'école, son mari parti travailler et elle était décidée. À la radio, elle m'a entendu dire comment il faisait beau et que la vie était belle. Ça l'a fait changer d'idée. Quand je l'ai dit en ondes, c'était des banalités mais j'ai alors compris l'importance que ça pouvait avoir.»



«Ma blonde et moi, on est en santé, on a nos neuf petits-enfants, on adore voyager; c'est le temps ou jamais d'en profiter. Ne plus être obligé de me lever à 4 h pour faire l'émission du matin, ne pas avoir d'horaire, prendre les choses de façon plus détendue.»

— Claude Bolduc

en difficulté et ils ont joué le tout pour le tout pour la relancer. Ils sont venus me chercher puis, par la suite, ils ont ajouté Nathalie Leclerc ainsi qu'Éric Lachapelle.



Dans son studio de radio de la station CKBN-VIA 90,5 FM, Claude Bolduc se sent comme à la maison.

— PHOTOS: FRANÇOIS GERVAIS.

ÉCOUTER, PUIS DIRE

«Dans le cadre des émissions d'avant-midi, j'ai fait beaucoup de lignes ouvertes. On discutait de sujets de société. Une des grandes leçons que je retiens de mon parcours, c'est que la bonne radio, malgré ce qu'on pense, c'est 90 % d'écoute et seulement 10 % de parole. Écoute d'abord ce que les autres ont à dire et si, par la suite, ton idée t'apparaît toujours pertinente, dis-la.»

«Avec l'expérience, j'ai d'ailleurs appris à m'exprimer davantage. C'est ce que j'aime de l'émission matinale que j'anime encore à CKBN: on fait de l'opinion. Je dis ce que je pense sur toutes sortes de sujets qui me touchent autant que les auditeurs. Si on m'avait proposé d'animer une émission musicale, je ne l'aurais pas fait. Ça me prend du contenu, ce qui me permet de me positionner sur les grands enjeux. J'adore la

musique comme hobby mais ce n'est pas ma façon de faire de la radio.»

«Ce qui va me manquer le plus une fois parti, ce sera de pouvoir donner mon opinion comme je le fais tous les matins. Ça fait partie de ma vie désormais.»

S'il a décidé de tirer un trait sur ce presque demi-siècle de carrière, ce n'est assurément pas par lassitude du métier. «La passion de la communication a toujours été en moi et le sera toujours», laisse-t-il tomber comme une immuable évidence.

«Je suis content parce que j'ai duré: 46 ans à la radio, c'est tout un bail. Je suis surtout content parce que dans ce métier où les changements sont fréquents et soudains, j'ai eu le privilège de décider du moment de ma retraite. C'est rare et j'en suis profondément reconnaissant envers mes patrons.»

Parions que les auditeurs aussi.



Aussi impliqué dans la communauté qu'il l'est dans son métier d'animateur radio, Claude Bolduc ne tire un trait que sur le second volet de sa vie. — PHOTO: SYLVAIN MAYER

GLASS TIGER

Comme une deuxième jeunesse

FRANÇOIS HOUDE

francois.houde@lenouvelliste.qc.ca

Au bout du fil, depuis Saint-Jean, Terre-Neuve, il y a quelque chose dans la voix de Sam Reid, claviériste du groupe Glass Tiger, qui convainc qu'il est excité comme à ses jeunes années de reprendre la route avec le groupe qui se produira à l'Amphithéâtre Cogeco le samedi 28 août.

«Ça fait deux ans qu'on n'a pas pris l'avion; je ne pensais pas que ça pouvait être aussi excitant de voyager!»

Le groupe vient tout juste de retrouver la scène avec des spectacles à Saskatoon et Edmonton avant les arrêts à Terre-Neuve puis, Trois-Rivières.

Ça s'est passé comment, la pandémie, pour le trio qui compose aujourd'hui Glass Tiger? «Au départ, on se disait que c'était simplement un incident de parcours, puis ça s'est prolongé encore et encore jusqu'à ce qu'on comprenne que ce serait vraiment long. En réunion de groupe par téléconférence, on a décidé de faire de cette pause quelque chose de constructif. Chacun depuis sa demeure, on s'est remis à composer des chansons.»

Ça a donné le premier album de Noël du groupe en près de 40 ans d'existence.

«C'est comme ça qu'on est passé à travers. Quand, tout récemment, on a pu revenir sur scène, il était évident que le public avait très envie d'assister à des concerts. À Saskatoon et Edmonton, les gens étaient extrêmement enthousiastes, ils chantaient nos chansons, ils dansaient. Il y avait vraiment quelque chose de spécial dans l'air.»

Il ne doute pas qu'il en sera de même à l'Amphithéâtre Cogeco. «Pendant la pandémie, on ne voulait pas faire de spectacles virtuels. On a fini par céder à la pression pour en faire un et très franchement, on n'a pas aimé ça du tout. On a dit à notre gérant de refuser toutes les offres jusqu'à ce qu'on puisse jouer devant du vrai monde. Il n'y a rien qui peut remplacer un spectacle devant un public bien réel. Si vous enlevez un auditoire bien vivant à un spectacle, ça ne vaut même pas la peine d'en faire un. Même s'il ne s'agit que de deux personnes: il suffit qu'ils aient envie d'entendre nos chansons pour que ça ait du sens à nos yeux. Vivre cette énergie, voir les visages des gens heureux de nous écouter ça nous comble complètement.»



Le groupe Glass Tiger, avec le claviériste Sam Reid à gauche, Alan Frew au centre et Al Connelly sera la tête d'affiche du spectacle de samedi soir à l'Amphithéâtre Cogeco.

VOYAGE DANS LE TEMPS

Pour ce qui est du contenu du spectacle de samedi, le claviériste, compositeur et réalisateur parle d'un voyage dans les souvenirs. «Nous allons être six sur scène et nous allons interpréter toutes les grandes chansons que les fans connaissent de nous. On va en jouer quelques-unes de l'album 33, datant de 2019, mais dans l'ensemble, ce sera surtout nos plus gros succès.»

«En plus, et je le dis sincèrement, on adore le Québec où nous avons toujours un accueil exceptionnel. Je ne sais pas comment il se fait que les Québécois sont les plus enthousiastes de nos fans. Le niveau d'énergie est toujours un cran plus haut qu'ailleurs. Surtout qu'on va être là avec The Box, un groupe que j'adore. On a joué avec eux il y a trois ans et je suis un fan fini de leur musique.»

Glass Tiger a émergé en 1986 avec l'album *The Thin Red Line* qui a propulsé des mégasuccès comme *Don't Forget Me (When I'm Gone)* et *Someday* dans la stratosphère. Malgré une pause d'une dizaine d'années entre 1993 et 2003, le groupe profite

d'une longévité assez exceptionnelle. «Pour nous, l'appartenance au groupe est l'affaire d'une vie. On est vraiment des compagnons d'armes. On est passé par pas mal

«**Pendant la pandémie, on ne voulait pas faire de spectacles virtuels. On a fini par céder à la pression pour en faire un et très franchement, on n'a pas aimé ça du tout. On a dit à notre gérant de refuser toutes les offres jusqu'à ce qu'on puisse jouer devant du vrai monde.**»

de difficultés, comme cette pandémie et les problèmes de santé d'Alan (Frew, le chanteur victime d'un AVC en 2016) et ça nous a toujours rapprochés. S'il y a un

secret, c'est qu'Alan, Al (Connelly, le guitariste) et moi, nous sommes très différents les uns des autres. On a appris à respecter le territoire de chacun, à se laisser de la place. Bien sûr, on a nos divergences d'opinions, nos petits accrochages, mais avec l'âge on sait les mettre de côté. On a compris qu'il y a des choses qui ont tellement plus de valeur et qui nous sont possibles parce qu'on forme un groupe.»

«On sait bien qu'il y a une date d'expiration à notre aventure musicale. On vient de voir partir Charlie Watts et ça nous le rappelle durement. La voix d'Alan est aussi belle et solide que jamais alors, on sait qu'il faut profiter de chaque moment où nous avons la chance de faire de la musique ensemble.»

Quel regard pose-t-il aujourd'hui sur la musique qui a fait de Glass Tiger un phénomène de popularité dans les années 80? «Bien sûr, la musique que l'on fait aujourd'hui témoigne d'un peu plus de maturité. Le message est sans doute plus profond sans jamais être lourd cependant. Par contre, j'écoute beaucoup la musique actuelle de gens comme The Weeknd et je

constate qu'on y retrouve un son vintage. Celui que nous avons avec nos vieux synthétiseurs des années 80 et 90 redevient actuel. Nos vieux succès ont une légèreté et une fougue que j'aime toujours beaucoup.»

«Dans nos spectacles, nous reprenons souvent la chanson *This is Your Life* qui est bien rythmée mais qui offre un côté un peu nostalgique et Alan, notre chanteur, dit souvent au public que s'il y a un moment dans nos vies où nous avons tous besoin de lumière et d'amour, c'est bien présentement. Quand on regarde tout ce qui se passe dans le monde et la période difficile que nous traversons toujours, je pense qu'on a besoin de positif et de respect les uns pour les autres. Notre musique est assurément teintée de ça.»

«Je suis très fier d'être un Canadien aujourd'hui avec tout ce que je vois aux nouvelles à tous les jours. Je trouve que nous partageons collectivement une bienveillance qui est très précieuse ces temps-ci. C'est une autre raison qui fait qu'on est si contents de retrouver notre public.»



« Je suis un gars [matinal], mais j'ai jamais chanté le matin », a confié Fred Pellerin dont le spectacle est prévu à 6h45 durant les envolées matinales des montgolfières. — FREDPELLERIN.COM

FRED PELLERIN AU FESTIVAL DE MONTGOLFIÈRES DE GATINEAU

ENTRE LA DOUCEUR ET LES BRÛLEURS

YVES BERGERAS
ybergeras@ledroit.com

«C'est pas mon cheval de course, la musique, s'amuse le conteur Fred Pellerin, ces temps-ci à cheval sur son deuxième dada : la musique.»

Avec le conte, il s'amuse. Un tour d'éperon dans les flancs de son côté bonimenteur, et le voilà aussitôt parti : « il y a un délire langagier, de la création spontanée, et une relation [de connivence] avec le public qui s'installe assez vite », constate-t-il.

Et on sait avec quelle exubérante maîtrise il se laisse aller le *gorgoton*, quand les vapeurs du Spontané lui montent à la tête.

La partie chantée de ses performances scéniques — celle qu'il proposera au FMG le dimanche 5 septembre — « a plus l'air d'une promenade en forêt », compare-t-il.

« La portion chanson, c'est plus calme, plus intime ; je vais toucher quelque chose de l'ordre de la douceur que je ne touche pas dans le conte. »

Oh, cette monture-là est loin d'être un canasson — ses quatre albums solo lui ont mérité l'adoration et les louanges du public, des critiques, de l'industrie et, à n'en pas douter, de son banquier — mais, osons poursuivre la métaphore équine du conteur, on pourrait presque dire que c'est son cheval de bataille.

La chanson, « c'est une forme plus fixe aussi, plus figée ». Le mandat de l'interprète étant de respecter l'œuvre dans ses moindre mots, rythmiques et silences, l'improvisation n'a guère sa place. Aussi, Fred Pellerin approche-t-il cet animal-là avec la plus grande humilité, en veillant bien à ne changer aucune des virgules des textes sur lesquels il dépose sa voix. À l'exception notable de *Le petit garçon* de Serge Reggiani [co-écrite par Jean-Loup Dabadie et Jacques Jean-Marie Datin, en réalité], chanson que le Québécois s'est amusé à féminiser.

S'il s'est remis en piste en tant que chanteur — avec le spectacle *Je dirai presque rien!*, qu'il a été fort

aise d'offrir dès que le printemps post-confinement fut venu — c'est essentiellement pour éviter toute confusion : « Je tournais avec le conte, et soudain on se pandémie, et puis ça dure, alors on reporte et on reporte encore. Alors pour pas que les gens se mélangent [avec les spectacles reportés aux calendes covidienues], j'ai proposé un tour de chant. »

« Je dis 'tour de chant' parce que je n'arrive pas à dire 'spectacle : c'est plutôt une rencontre »,

Sa prestation au FMG marquera la fin de cette tournée d'une trentaine de dates à travers le Québec.

« Je vais retoucher des choses dans la durée parce que le *show* dure 1h30 alors qu'[à Gatineau] j'ai juste une soixantaine de minutes. Je pense que je vais réduire dans le *disage*... Je ne sais pas si je vais pouvoir installer les micro-contes » qui ponctuent *Je dirai presque rien!*

En effet, pour ce tour de chant, Fred Pellerin était à califourchon sur son cheval de course.

Il a aussi envie d'en profiter

pour réorganiser les chansons au menu, notamment afin de faire découvrir les « nouvelles habitantes de ma guitare », non encore endisquées. « Parce qu'au fil des soirs, il arrive que je m'essaye à de nouveaux accords » laisse entendre le musicien.

SOUS LES BALLOUNES

« Je suis un gars [matinal], mais j'ai jamais chanté le matin », dit-il en évoquant son concerto gatinois, prévu à 6h45 du matin, durant les envolées matinales des montgolfières.

« Je n'ai pas toujours été un lève-tôt, mais en ce moment je me lève 5h30. J'aime étirer la journée dans ce sens-là plutôt que dans l'autre. J'écris beaucoup, beaucoup, le matin en ce moment... »

Il s'avoue passablement ému à l'idée de monter sur scène dans ces circonstances rares. Il 'voit' déjà la scène, dans la lumière naissante : « Il y a les *ballounes* dans les airs, il y a les bruits du feu », imagine-t-il en évoquant le

ballet des aérostats qui passeront au-dessus de sa tête et la symphonie de leurs brûleurs... avec le souffle desquels le musicien — pas tout à fait *déplogué*, mais en mode acoustique — s'attend à devoir composer.

« Ça va être un grand moment! Puis le moment, il est plus grand que ce que j'installe », à savoir un gars, une chaise, sa guitare et son ruine-babines. « Moi, je viens juste m'ajouter » à ce paysage, dit-il humblement. « Il faudra que je m'adapte à l'environnement. Je pense bien que je vais être autant surpris que le public », anticipe Fred Pellerin.

« RÉDUIRE LA VOILURE »

Car ce qui plaît au chanteur, par les temps qui courent, c'est de « réduire la voile » au maximum. Réduire ses « tonnes » à leur plus simple expression orchestrale, et d'oser les laisser exprimer leur substantifique moelle.

« Quand j'ai construit le spectacle *Je dirai presque rien!*, je pensais apporter plein d'instruments. Au début, j'avais ma mandoline et je voulais prendre l'accordéon. Puis je me suis mis à réduire, et à réduire.

Quand il se balade avec ses contes, « la tournée tient dans une valise », ce dont il tire « beaucoup de fierté » : « Il y a une grande satisfaction à arriver à ce genre de dépouillement. »

« Alors, tranquillement, j'ai enlevé tous les instruments. Maintenant, j'ai une guitare et rien d'autre. Si, j'ai un harmonica. Un seul. Diatonique, pas chromatique. Il est en mi, donc j'ai changé toutes les tonalités des chansons » pour harmoniser le tout. Ce qui crée une « atmosphère particulière », propice à l'intimité note-t-il.

« J'ai vraiment éliminé tout ce qui est paillettes, technique et effets pyrotechniques. Il y a vraiment quelque chose qui me plaît, dans cette contrainte » et dans l'idée d'afficher une telle économie de moyens.

« Moi je suis angoissé par la chose technologique. J'ai fait (l'émission) *Salut Bonjour* en virtuel, en début de pandémie, et ça a coupé! Fallait que ça tombe sur moi, qui ne comprends pas grand-chose à ces bébélles-là! » et qui vis dans un coin de forêt où les petites 'barres' témoignent de la qualité de sa connexion au réseau environnant, ne *poppent* à l'écran qu'avec parcimonie et timidité.

Bref, « la pyrotechnie, je préfère la laisser aux montgolfières! » s'esclaffe-t-il.

Hmmm... voilà qui est vite dit! Ça, c'est si tant est qu'il ne fait pas naître des étincelles dans les yeux ou le cœur de son public.



KARINE TREMBLAY

karine.tremblay@latribune.qc.ca

Après avoir lancé un premier essai sur la tragédie de Lac-Mégantic, en 2018, Anne-Marie Saint-Cerny signe avec l'illustrateur Christian Quesnel la percutante BD *Mégantic, un train dans la nuit*. Parce qu'il y avait encore à dire, à montrer, à questionner.

Et il y a encore à faire pour que les choses bougent. C'est le constat qui s'impose à la lecture du récit superbement imagé, qui nous happe autant que son propos nous frappe. On referme l'album avec la certitude que c'est un livre nécessaire.

«Avec la puissance des images de Christian Quesnel, la portée du récit est décuplée. Il a su laisser s'infiltrer toute l'humanité des victimes et des survivants, il a su leur donner voix et visages. Il a fourni une arme incroyable, parce que ça nous permet de rejoindre plein de monde, c'est accessible, mais en même temps, en 80 pages, ça dit tout.»

Tout l'insensé, l'injustice, l'improbable que Saint-Cerny avait déjà raconté dans *Mégantic. Une tragédie annoncée*.

L'essai, paru après cinq ans de recherches, a valu à l'auteure un prix Pierre-Vadeboncoeur. Son ouvrage a aussi été finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général (2018) et Prix des libraires du Québec (2019).

Autrement dit, il a rayonné et trouvé de nombreux lecteurs. Mais l'histoire ne s'arrêtait pas là.

«Parce que, encore aujourd'hui, il n'y a pas tant de gens qui savent ce qui est arrivé.»

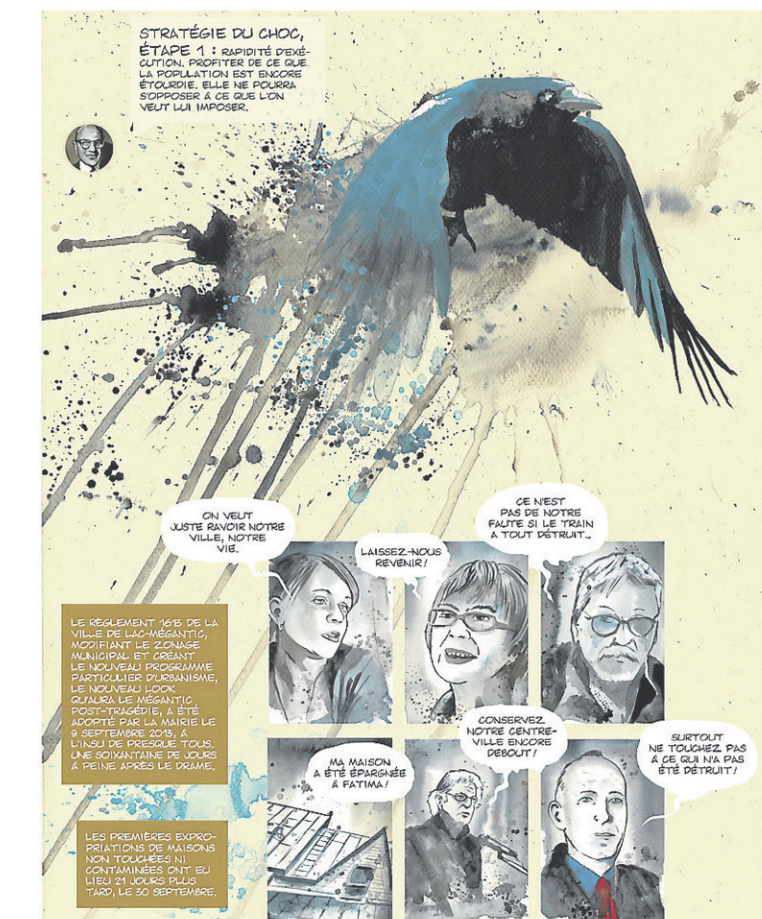
D'où la nécessité de cet album. «Je dois saluer ici Écosociété et mon éditeur, David Murray, d'être arrivés avec l'audacieuse avenue d'une bande dessinée. C'était un coup de génie. Parce que la BD est un outil absolument magique qui permet de ramener l'émotion.»

Et de pointer les responsables tout en mettant en lumière l'étendue de la perte. La posture de départ, la voix à entendre, c'était d'ailleurs celle des 47 disparus.

LA VOIX DES CITOYENS

Premières pages : une grand-mère raconte à sa petite-fille pourquoi elles ont toutes deux péri, cette nuit-là. De case en case, elle remonte l'horloge du temps jusqu'à pouvoir comprendre comment un tel drame a pu arriver.

C'est ce fil narratif qui tente de démontrer à quel point l'industrie ferroviaire a imposé ses lois au nom du profit, et comment le politique a laissé faire. On retourne donc jusqu'en Alberta, où le train de 72 citernes du CP a amorcé sa



MÉGANTIC, UN TRAIN DANS LA NUIT

UNE BD POUR DIRE, MONTRER, QUESTIONNER

course, le ventre plein de pétrole. Et on aboutit au centre-ville de Mégantic, où l'explosion des locomotives a emporté 47 âmes.

Avec autant de délicatesse que de sensibilité, Quesnel a su mettre tout ça en images.

«J'avais ce grand souci de ne pas porter atteinte à la dignité des gens», résume le dessinateur, qui se souvient d'une vidéo qui l'a particulièrement touché et qu'il a intégrée aux pages.

«Anne-Marie m'avait envoyé les images de la jeune Kathy Clusiaux qui danse dans son salon sur *It's Now or Never*, de Presley,

quelques mois avant la tragédie où elle a péri. Je me suis beaucoup identifié à elle; elle aurait pu être ma nièce. Plus tard, j'ai lynché avec son père, qu'on a vu serrer la main de Thomas Harding, au procès.»

L'image était forte, évocatrice. Elle se retrouve aussi dans la BD, qui cerne cet enjeu important : qui sont les vrais coupables?

«Les autorités ont toujours refusé de répondre. Un homme tout seul qui conduisait 72 bombes brisées, ça paraît insensé.»

La seule question que j'ai sans cesse posée, elle est très simple : qui

a permis ça? En refusant une commission d'enquête publique, les autorités politiques n'ont pas seulement détourné les yeux, elles ont mis un couvercle sur la possibilité qu'on avait de faire la lumière», dit Anne-Marie Saint-Cerny, pour qui le drame de Mégantic est un crime.

«Il y avait des tonnes de rapports qui pointaient vers une possible tragédie. Rien n'a été fait. Encore aujourd'hui, ça se reproduit. En 2019, un accident très similaire a eu lieu en Colombie-Britannique. Trois personnes sont mortes, des enfants sont orphelins. Le ministre des Transports Marc Garneau a encore refusé

d'imposer une mesure qui sauverait des vies : mettre des freins automatiques sur l'ensemble du train.»

Pourquoi?

«Les ferroviaires ne veulent pas, parce que c'est long à redémarrer, elles perdent du temps, donc de l'argent.»

En laissant aller, «les ministres ne protègent pas les gens, mais permettent aux compagnies ferroviaires d'augmenter les profits. Pour elles, à la limite, je pourrais dire : je comprends, c'est votre mission. Mais la mission de nos élus, c'est d'agir pour le bien public», martèle M^{me} Saint-Cerny.



1



2

«Ce qui ressort, c'est qu'ils n'ont aucun courage, poursuit-elle. C'est assez significatif que le ministre ait été Marc Garneau. J'ai vu que le courage de s'envoyer en l'air dans une fusée, ce n'est rien comparé au courage qu'il aurait dû avoir de se lever debout et de dire, en 2019 : "sous ma gouverne, il n'y aura plus de mort évitable, de cette façon". Il ne l'a pas fait, au contraire, il a plié, il s'est couché devant les ferroviaires. Ça, pour moi, c'est impardonnable.»

Quand l'essai d'Anne-Marie a été publié, le même ministre a évoqué «une théorie du complot».

EXIGER MIEUX

Et voilà que la BD sort en pleine campagne électorale.

«Ce n'était pas prévu, mais c'est bien. Devant ces gens qui parquent devant les caméras, c'est à nous et aux journalistes d'exiger des réponses, d'exiger du courage. Être ministre, ce n'est pas un prix de présence, mais une responsabilité», dit celle qui n'a jamais parlé avec Marc Garneau, mais qui l'a filmé, à Mégantic.

«J'en ai fait un montage, il répétait sept ou huit fois "que la sécurité ferroviaire, c'était sa priorité absolue". J'ai enregistré cette question posée par un journaliste : "M. Garneau, vous êtes confortable avec le fait que les rails sont complètement finis derrière l'hôpital?" Il répond qu'il ne peut rien faire, que si les fonctionnaires disent que c'est dans les normes, la compagnie décide. On a presque envie de le gifler: les normes, c'est lui qui les fait! Il n'a qu'à les élever.»

L'épisode méganticois fait partie des nombreux documents colligés par Anne-Marie Saint-Cerny. Lorsqu'il a embarqué dans le projet de BD, Christian Quesnel s'est aussi rendu dans la petite municipalité du Granit.

«Ce que j'ai ressenti dans le centre-ville, c'est curieux, ça m'a rappelé Berlin, où on capte le poids de la Deuxième Guerre. À Mégantic, on ressent aussi ce genre de charge. Ces séjours m'ont servi dans la création. C'était important pour moi de rester en phase avec le vécu des gens de l'endroit. Je souhaite maintenant qu'ils ne soient pas seulement écoutés, mais

qu'ils soient aussi entendus.»

Celui qui complète actuellement un doctorat en bande dessinée, à l'Université du Québec en Outaouais, sait que l'image peut parfois agir comme un porte-voix.

«La bande dessinée, c'est un langage qui permet une narration particulière, où le surgissement est possible. On peut jouer sur la séquence, le symbolisme, l'évocation. Une recherche fouillée combinée à des illustrations puissantes, ça permet de mieux comprendre, de mieux pointer. Ça crée un outil unique.»

Et un livre essentiel.

1 L'auteure Anne-Marie Saint-Cerny avait déjà signé un premier essai sur le drame de Mégantic.

2 L'illustrateur Christian Quesnel signe des images fortes, empreintes de sensibilité. Ce n'est pas la première fois qu'il s'attaque à un sujet délicat, lui qui avait aussi mis sa griffe sur *Vous avez détruit la beauté du monde*, un album qui se penche sur l'histoire du suicide au Québec. — BENOÎT SABOURIN

AUX RACINES DU LIVRE



Pour parler de la bande dessinée nouvellement lancée, du pourquoi, du comment et de son propos, il faut retourner en arrière, ce 6 juillet d'il y a huit ans. Quand le Québec se réveillait en apprenant la tragédie qui avait cisailé le cœur de Lac-Mégantic.

Anne-Marie Saint-Cerny se souvient des premières images à la télé. Du mur de feu. Immense.

«Je suis militante depuis 30 ans. Avec l'ONG Société pour vaincre la pollution, je suis allée sur les lieux de diverses catastrophes pour prendre des échantillons et fournir des données scientifiques aux victimes qui n'en ont jamais. Cette fois, en voyant l'ampleur de la catastrophe, mon réflexe n'était pas d'aller sur place.» Pourtant, cinq jours plus tard, elle était là-bas, caméra à la main.

«Je filme et documente tout.»

La décision de filer sur les lieux s'est imposée en raison des fausses infos rapportées par les autorités officielles.

Le nombre de litres de pétrole déversés, déjà, ne concordait pas avec les images. Le type de pétrole contenu dans les citernes non plus.

«On est arrivés par La Patrie, où on voit le lac. On s'est arrêté pour capter du beau avant de se

rendre au centre-ville. J'avais tellement peur de ce que je verrais, une fois là-bas.»

C'était une scène de guerre qui l'attendait.

«Il n'y a pas d'autre mot. Ce qu'on lisait dans les yeux des gens, c'était plus que du désarroi.»

Le nombre de morts n'était pas encore connu.

«En 30 ans de militantisme, j'ai vu trois choses se répéter. Des prédateurs voraces, des autorités qui leur huilent les portes et des victimes toujours laissées pour compte. À Mégantic, c'était extrêmement brutal, mais étant donné les réponses qui ne venaient pas, j'étais certaine que je trouverais tout ça. Et pour la première fois de toutes mes causes, les morts ne pourraient pas être niés.»

Pendant cinq ans, elle a creusé pour déterrer la vérité.

«J'avais promis à mes amis de Mégantic de trouver les véritables responsables. Et les identifier. Je ne voulais pas qu'on se replie sur cette phrase creuse : "le système n'a pas fonctionné". C'est tout ça qui était dans l'essai, et maintenant dans la BD. Et c'est corroboré par une recherche menée selon les plus hauts standards journalistiques.» **LA TRIBUNE**

LA FACE CACHÉE DU BAKLAVA

LA MAIN TENDUE
DE MARYANNE ZÉHIL

GENEVIÈVE BOUCHARD
gbouchard@lesoleil.com

Avec *La face cachée du baklava*, Maryanne Zéhil raconte avoir voulu faire sa version d'un «film du terroir», bien ancré au Québec, mais ouvrant la porte sur une culture libanaise nuancée et haute en couleur. Une comédie qui se décline comme une main tendue, en somme.

«C'est un film qui soulève des thèmes qui m'ont toujours animée : l'identité, l'appartenance ou la non-appartenance», résume la réalisatrice native de Beyrouth et Québécoise d'adoption.

«Au lendemain des attentats du Bataclan, en France, je me suis dit : «coudonc, les terroristes accaparent tous les médias et ceux qui ne connaissent pas ces cultures pensent que les Arabes ou les Libanais sont tous des terroristes.»

«Mais moi, je connais un autre aspect de ces cultures-là, où je trouve les gens drôles, spontanés, sympathiques. Carrément rigolos, souvent.»

Voilà donc la genèse de la comédie *La face cachée du baklava*, qui nous convie dans le quotidien de Houwayda (Claudia Ferri), Libanaise de naissance mariée au Québécois Pierre (Jean-Nicolas Verreault) depuis deux bonnes décennies. Elle a adopté le mode de vie nord-américain, mais elle a aussi mis ses aspirations professionnelles de côté pour se consacrer à son rôle d'épouse.

Au contact de sa sœur plus délu-rée (Raia Haïdar) et d'une collègue de son mari (Geneviève Brouillette), Houwayda sera appelée à revoir ses priorités.

«Elle a pris des habitudes de vie occidentales. Je ne l'imagine pas en train de cuisiner libanais, par exemple. Mais ta culture, c'est comme ton ADN. Tu ne peux pas t'en débarrasser. Il a fallu ce déclic pour qu'elle se rende compte qu'elle n'est pas si évoluée que ça», évoque Maryanne Zéhil.



HAUT EN COULEUR

Quand le clan libanais débarque, nous voilà devant une galerie de personnages exubérants. Dans un autre registre — et d'autres épices! —, on songe parfois au *Mariage à la grecque* de Joel Zwick.

Maryanne Zéhil avance de son côté «quelque chose d'almodovarien, très haut en couleur. Il fallait que je partage cette vision de cette culture».

Coiffures et tenues extravagantes. Personnalités qui le sont tout autant. «Au début, on me demandait si c'était trop. Moi, j'en voulais plus! Ils

ont eu du *fun!*» s'exclame la réalisatrice, qui a voulu faire rire, mais sans mettre les nuances au rancart.

Si Houwayda peut avoir l'air d'une femme soumise, ce n'est pas la faute de son mari, précise notamment la cinéaste. «Ce n'est pas lui qui l'oblige à être ce qu'elle est. Il s'est accommodé du confort qu'elle lui offrait», explique-t-elle.

Le film ne joue pas tant non plus la carte du choc des cultures. Maryanne Zéhil dépeint un groupe somme toute tissé serré, malgré les contrastes qui s'invitent inévitablement. Une virée dans la famille du

mari (interprétée notamment par France Castel, Marcel Sabourin, Angèle Coutu, Michel Forget et Annick Lemay) en donnera un bon exemple.

La réalisatrice Maryanne Zéhil propose dès le 3 septembre la comédie *La face cachée du baklava*. — PHOTO LA PRESSE, MARCO CAMPANOZZI

«Je voulais exprimer que les différences culturelles ne sont pas juste brutales. Ça peut aussi s'exprimer à l'intérieur d'une même famille», note la réalisatrice.

«Je souhaitais que la famille de Pierre soit interprétée par des comédiens bien connus, reprend Maryanne Zéhil. C'est un film que j'ai fait pour les Québécois. Je ne voulais pas que les gens sentent qu'ils voient un film étranger. Je voulais qu'ils sentent que c'est un film du terroir.»



«C'est un film que j'ai fait pour les Québécois. Je ne voulais pas que les gens sentent qu'ils voient un film étranger. Je voulais qu'ils sentent que c'est un film du terroir»

— Maryanne Zéhil

Au fil de la conversation, la cinéaste évoquera la crise qui se déroule en Afghanistan et l'horreur qui a de nouveau frappé Haïti. Et cette pandémie, aussi, qui nous bouleverse depuis plus d'un an et demi et qui a repoussé la sortie de son long métrage, qui arrivera finalement en salles le 3 septembre.

«Mon film, c'est comme une goutte dans l'océan, image-t-elle. Mais s'il peut amener un sourire aux gens et un petit moment de légèreté, s'il peut nous faire un peu sortir de notre quotidien... J'espère pouvoir contribuer un peu au bien-être de ceux qui l'auront vu.»

Une volonté de se rassembler dans la bonne humeur, ajoute la réalisatrice. «Ce que je veux dire dans ce film, c'est qu'on est tous différents, tranche Maryanne Zéhil. Qu'on soit de la même famille ou de pays différents. Si on s'ouvre juste un peu à l'autre, on n'a pas besoin de plus que ça pour vivre ensemble...»



Passionnée de théâtre depuis plus de 40 ans, Maude Guérin attend avec impatience la rentrée artistique et télévisuelle comprenant le retour de 5^e rang pour une quatrième année.

— PHOTO LA TRIBUNE, MAXIME PICARD



«L'écran, je l'aime d'amour, mais ce sont deux choses différentes. Je dis toujours que mon cœur est au théâtre jusqu'à ce que je ne puisse plus le faire»

— Maude Guérin

MAUDE GUÉRIN

«UNE PETITE BÊTE DE THÉÂTRE»

ÉMILIE PINARD-FONTAINE

emilie.pinard-fontaine@latribune.qc.ca

Passionnée de théâtre depuis plus de 40 ans, Maude Guérin attend avec impatience la rentrée artistique et télévisuelle qui signera le retour de 5^e rang pour une quatrième année, ainsi que la reprise des productions théâtrales qui ont été mises en pause par la pandémie. «Ça fait un an et demi qu'on ne fait pas de théâtre, qu'on n'en voit pas. Ça recommence et on espère que c'est là pour rester!» lance la comédienne.

Si la pandémie s'est relativement bien vécue pour son conjoint

Christian Vézina et elle, Maude Guérin n'hésite cependant pas à dire que ce fut «un cauchemar d'acteur».

«On n'a jamais vécu ça! Tu répètes, tu répètes et tu ne sais même pas si tu vas jouer. C'est comme impensable pour les acteurs et actrices de faire ça», exprime-t-elle.

Les spectacles reprennent donc enfin. Pour Maude Guérin, cela représente à la fois des reprises de spectacles reportés pendant la pandémie tels que *Le loup* au Théâtre Jean-Duceppe (repoussée à la saison 2022-2023) et *Long voyage vers la nuit* au Théâtre du Rideau vert (les nouvelles dates n'ont pas encore été annoncées)

ainsi que de nouvelles créations telles que la dernière pièce de Michel Tremblay (*Cher Tchekhov*, qui sera jouée en mai 2022 au Théâtre du Nouveau Monde).

Si Maude Guérin ne peut pas en dévoiler beaucoup pour l'instant sur les productions en gestation, elle confie toutefois que la pièce *Le loup*, qui raconte l'histoire d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer et de sa femme, est «un très, très beau *show* où on rit beaucoup et où on est aussi émus».

LA CARRIÈRE D'UNE VIE

Dès l'adolescence, Maude Guérin savait qu'elle était faite pour l'art dramatique. «J'ai commencé

à 14 ans à faire du théâtre à La Tuque en lisant des textes. Je me souviens qu'on faisait du pouce et qu'on allait à Trois-Rivières dans des petites librairies. On se prenait des pièces et on les lisait à haute voix dans des cafés. J'ai fait ça beaucoup, beaucoup, beaucoup à l'adolescence», exprime cette amoureuse des textes.

L'actrice a donc hâte d'y revenir même si elle s'épanouit également avec le tournage de 5^e rang, puisque les différences et la complémentarité entre le théâtre et le petit écran la comblent.

«Je suis une petite bête de théâtre, et ça, ça ne lâchera jamais. L'écran, je l'aime d'amour, mais ce sont deux choses différentes. Je

dis toujours que mon cœur est au théâtre jusqu'à ce que je ne puisse plus le faire, parce que ça demande un physique et une santé de fer», poursuit-elle.

Prestations plusieurs soirs par semaine, centaines d'heures de répétitions, grande quantité de textes à apprendre : l'art dramatique demande «de bons nerfs» selon Maude Guérin.

«La caméra aussi demande des choses très difficiles, entre autres de parler en marchant et en faisant dix mille affaires qu'on n'a même pas prévues parce qu'on le sait en arrivant sur le plateau. Ça fait appel plus à une mémoire courte parce qu'on tourne la scène et après, on l'oublie tout de suite. Ce n'est pas pareil, mais je ne ferais pas juste l'un ou l'autre», explique celle qui aime également les lectures publiques,

«En début de carrière, je faisais des lectures de théâtre. J'aimais beaucoup, on m'appelait pour faire ça. Je trouve qu'il y a quelque chose de magique quand il n'y a que des interprètes et le texte», confie-t-elle.

UN PETIT VILLAGE AIMÉ

Maude Guérin trouve cependant fantastique de faire désormais partie de la vie des gens grâce à 5^e rang.

«Les gens nous suivent, c'est formidable! On fait vraiment partie des maisons québécoises et je trouve ça l'*fun*. Le petit village de Valmont, les gens aiment ça. Je pense que les gens sont attachés parce que c'est vraiment comme un petit village et que les personnages sont bien ancrés. Et on aime ça, on aime ce qu'on fait», lance-t-elle au nom de ses collègues de la série.

MARTHA WAINWRIGHT

ESPOIR ET SAGESSE

CLAUDIA BLAIS-THOMPSON
cbthompson@ledroit.com

Martha Wainwright entamait une importante journée de promotion de son nouvel album au moment de l'entrevue avec *Le Droit*, au début du mois d'août, en plus d'offrir un camp d'été aux enfants à son café Ursa sur l'avenue du Parc, à Montréal. Dans sa maison «bordélique», elle se prenait la tête entre les mains comme pour se recentrer et se dire qu'au moins son passeport est valide et prêt à la faire voyager à travers une série de spectacles en Europe, aux États-Unis et au Canada.

«Je vais retrouver mon frère pour la première fois en presque deux ans et on va chanter, confie-t-elle. Je crois que ce sera très émotif.»

Sa guitare, ses chansons et sa musique l'aideront à la transporter et à vivre pleinement le moment présent, elle qui a appris avec le temps à mettre de côté les incertitudes et à accepter les choses telles qu'elles sont.

Love Will Be Reborn, la chanson-titre de son nouvel album, témoigne d'ailleurs de cette sagesse, d'une force née des expériences, mais surtout des épreuves de la vie. Celle qui donne espoir.

«Aujourd'hui, je regarde le soleil et il y a beaucoup d'espoir, dit-elle. Il faut avoir de l'espoir. [...] L'album va de la noirceur à quelque chose de très lumineux. On l'entend dans plusieurs des chansons. Je ne voulais pas que l'album soit quelque chose de dévastant, j'espérais être capable de sortir de cette dévastation.»

Love Will Be Reborn est la première chanson de ce nouvel album qu'elle a «sortie» d'elle-même. «J'étais très surprise de l'espoir et de la positivité de cette chanson.»

C'était en 2017. Plusieurs bouleversements sont survenus dans la vie de l'artiste. La noirceur, la peur et la rage, mais aussi la possibilité de s'en sortir.

«Mes enfants grandissent, une rupture avec mon mari avec qui j'ai travaillé et je suis en plein milieu de mes 40 ans. Tout ça vient avec des changements. Il y a moins de

temps en avant qu'en arrière. C'est toute une autre façon de voir la vie. Il y a moins de questionnements et plus de réponses.»

L'auteure-compositrice-interprète admet que *Love Will Be Reborn* est un hymne pour elle qui sert à célébrer l'amour sous toutes ses formes.

Cette recherche constante d'optimisme et de joie a fait naître *Hole In My Heart*, une autre grande surprise pour l'artiste, peut-être la plus grande de l'album. Cette immense joie se fait également sentir dans son vidéoclip où elle chante et danse comme si personne ne la regardait dans les ruelles de Montréal.

«Je pense que c'est la pièce la plus joyeuse de l'album. Je n'aurais jamais pensé avoir une grande histoire d'amour dans ma quarantaine. Après une rupture et un divorce très intense, j'ai rencontré quelqu'un et c'était un tout autre chapitre. Ça m'a beaucoup aidé et ça m'a donné l'espoir dont j'avais



«Je n'aurais jamais pensé avoir une grande histoire d'amour dans ma quarantaine. Après une rupture et un divorce très intense, j'ai rencontré quelqu'un et c'était un tout autre chapitre»

— Martha Wainwright



besoin. Ça m'a fait sentir comme une enfant.»

À l'autre bout du spectre, *Falaise de Malaise*, un voyage onirique en français qui vient boucler la boucle de l'album. Double défi pour l'artiste qui, en plus d'écrire pour la première fois dans la langue de Molière, s'est installée derrière le piano, un instrument qu'elle ne maîtrise pas, souligne-t-elle.

«Je n'ai jamais pensé écrire une chanson en français parce que le français est une langue que je n'ai pas complètement saisie. Je joue aussi d'un instrument qui est pour moi difficile. Le fait de faire ça m'a mis dans une autre peau. C'était le moment d'essayer et d'ajouter un défi. [...] Je ne pense pas en français. C'était un exercice que j'ai beaucoup aimé.»

UNE AUTRE MARTHA

Toutes ces souffrances et ces nouveautés n'ont pas seulement fait renaître l'amour et l'espoir. Une personne «qui voulait sortir depuis longtemps» a finalement pris toute la place et a métamorphosé Martha Wainwright.

«C'est une personne qui est moins *insécure*, moins incertaine et qui a moins peur. Pour la première fois, j'ai vécu des moments où je ne voulais plus exister. J'ai vraiment dû trouver en moi, avec l'aide de ma famille, une façon de survivre et d'avoir un meilleur avenir.»

Et cette autre Martha a également dû être moins impliquée dans la réalisation de *Love Will Be Reborn* et faire totalement confiance à

Avec *Love Will Be Reborn*, Martha Wainwright témoigne d'une sagesse, d'une force née des expériences, mais surtout des épreuves de la vie.

— PHOTO GAËLLE LEROYER

distance au réalisateur Pierre Marchand.

«En réalité, ça fait du bien de faire totalement confiance à quelqu'un. J'ai toujours voulu travailler avec Pierre.»

Quelques heures plus tard, cette autre Martha s'envolait vers l'Europe pour remonter sur scène, consciente de sa chance, remplie d'espoir et de sagesse.

CHRISTIAN GUAY-POLIQUEIN

LE ROMAN DE LA FORÊT

DANIEL CÔTÉ

dcote@lequotidien.com

Si vous croyez connaître la forêt après avoir arpenté quelques sentiers depuis le début de la pandémie, attendez de lire *Les ombres filantes*. S'inscrivant dans la foulée des deux premiers romans de Christian Guay-Poliquin publiés à La Peuplade, *Le fil des kilomètres* et *Le poids de la neige*, il met en scène le même personnage, un mécanicien solitaire qui tente de sauver sa peau dans un Québec privé d'électricité depuis des mois.

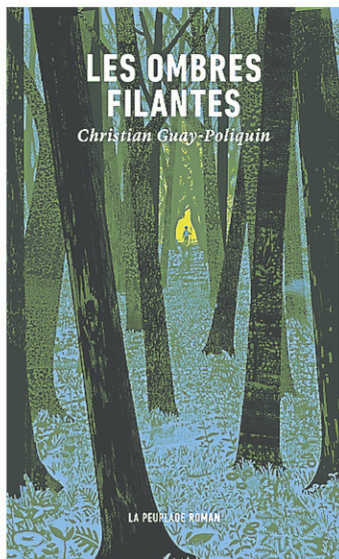
Après le roman de la route et le roman de la neige, l'écrivain propose un roman de la forêt. Le lieu exact n'est pas déterminé, mais ça sent le boréal à plein nez. À la torture infligée par des nuées d'insectes, il faut ajouter celle des orages et du soleil parfois trop intense, puisque l'histoire se déroule en été.

Le problème est qu'au fil de sa longue errance, notre homme vit l'expérience du dépouillement extrême. Mal vêtu, mal équipé, il doit composer avec un genou qui menace de lâcher à tout moment.

D'une certaine manière, sa quête au long cours correspond à celle de Christian Guay-Poliquin, qui a eu besoin de quatre ans pour écrire le mot FIN.

La reconnaissance que lui a valu le succès du *Poids de la neige* fut douce à son cœur. Pour cet écrivain à l'instinct grégaire, parler de littérature dans les salons du livre, en milieu scolaire, a constitué une source de plaisir. En marge de ces activités, il a aussi consulté plein de gens à propos du livre à venir. C'est ainsi que peu à peu, une trame a pris forme.

«Écrire étant un métier solitaire, je cherchais des stratégies pour ne pas travailler seul. J'ai récolté des anecdotes sur la vie en forêt, soulevé des questions à propos de la dynamique interne des familles,



essayé de comprendre comment ça se passe, la relation avec un enfant de 12 ans un peu difficile», a raconté Guay-Poliquin à la faveur d'une entrevue téléphonique accordée au *Quotidien*.

Puis est venue la création du texte, quelque chose comme dix versions, dont une manuscrite.

Maintes fois, il lui est arrivé de poser son cahier sur le capot de sa Tercel, profitant d'une pause dans un bel environnement pour griffonner quelques lignes. Ensuite, il est passé à la machine à écrire, sauf qu'après 300 ou 400 pages, elle est tombée en panne d'encre.

Néanmoins, le chantier progressait, si bien qu'au début de la pandémie, il a cru que trois mois suffiraient pour fermer les livres. Comme son roman arrivera en librairie le 31 août, soit 15 mois plus tard, on devine qu'il y a eu un os.

«J'étais fatigué et c'est pourquoi j'ai annoncé aux gens de La Peuplade que le texte ne serait pas prêt pour l'automne. C'était un *move* essentiel, l'une des meilleures décisions de ma vie», affirme l'écrivain.

Comme dans *Les ombres filantes*, dont la fin est ouverte, il ignore

quel accueil le public réservera au roman. «C'est le bout mystérieux, puisque je ne sais pas si les gens vont l'aimer, dit-il. J'ai des espoirs, mais pas d'attentes.»

UN PETIT PRINCE

Pour revenir à la forêt, où son personnage progresse à grand-peine, elle le sépare du camp où se sont abrités des membres de sa famille. C'est son Eldorado, parce que ses oncles et ses tantes sont des gens pleins de ressources. Pas de doute qu'ils auront trouvé une manière de fonctionner en dépit de la panne.

Les obstacles sont nombreux, toutefois, et d'autres individus se sont incrustés sur ce territoire peu hospitalier. Certains hostiles et d'autres pas.

«Je me suis fait plaisir en présentant différentes formes de communautés, qu'il s'agisse d'un homme seul, de deux sœurs ou d'une secte. Chacune a développé ses stratégies de survie, mais une chose à laquelle je tenais, c'était de ne pas établir de distinction en ce qui touche les capacités des hommes et des femmes.

«Dans la famille du protagoniste, par exemple, c'est sa tante Diane qui va à la chasse. Or, cette femme débrouillarde, c'est un mélange de deux de mes tantes», confie Christian Guay-Poliquin.

Pour définir la personnalité d'Olio, par contre, il n'a pas eu besoin de modèles en chair et en os. «Le lien est clair entre lui et le Petit Prince. Il s'agit d'un clin d'œil assumé, énonce l'écrivain. Olio est un enfant un peu magique qui sert de révélateur, qui ment et qui vole, tout en demeurant beau dans son être.

«C'est mon Prince fourbe et sombre, mais qui amène le personnage principal dans une autre dimension de l'existence. Entre eux, il existe un attachement mutuel, l'équivalent d'une relation père-fils.»

Ils font connaissance au hasard de leurs tribulations et malgré le caractère volatile du gamin, deviennent inséparables. C'est ensemble qu'ils tenteront de rejoindre le clan familial, une quête pendant laquelle la forêt devient un personnage fantastique, aussi prompt à guérir qu'à punir, mais soucieuse de préserver son mystère.



Christian Guay-Poliquin a campé *Les ombres filantes* dans une forêt chargée de mystères. Le personnage créé dans *Le fil des kilomètres* tente de survivre à une panne d'électricité qui sévit depuis des mois.

— PHOTO LAURENCE GRANDBOIS-BERNARD

«Il s'agit d'un roman d'aventures et la forêt aide à dramatiser l'action», explique Christian Guay-Poliquin qui, lui-même, vit «dans le bois à Frelighsburg, dans le fond des Cantons de l'Est».

On l'a écrit plus haut, la fin est ouverte. Nul doute qu'après avoir tourné la dernière page, les lecteurs voudront plonger dans un quatrième roman inspiré par cette saga, mais avant que celui-ci ne se matérialise, ils devront se montrer patients.

«J'ai une idée pour la suite. Peut-être que j'y travaillerai dans dix ans ou jamais, laisse échapper l'écrivain. Là, par contre, je désire faire autre chose. Explorer un autre type de roman, avec un autre rapport au texte.»

MICHEL DORAIS

«PORTER UN PÉNIS, C'EST PORTER UNE RESPONSABILITÉ»



LÉA HARVEY
lharvey@lesoleil.com

Une discussion «entre gars» où abondent les conseils et qui demeure «ludique, malgré le sérieux du sujet» : voilà ce que propose Michel Dorais aux hommes qui se procureront son nouvel ouvrage, quelle que soit leur orientation. Avec son *Guide de bonne conduite sexuelle à l'usage des gars*, le sociologue québécois quitte la théorie pour la pratique en défaisant bon nombre de mythes qui collent toujours au discours de certains.

«Mon pénis me réclame», «L'autre m'a couru après», «Si j'insiste davantage, son non va se changer en oui», «La sexualité, c'est animal, et je suis un mâle alpha»... On pourrait continuer ainsi longtemps. Dans son *Guide de bonne conduite sexuelle à l'usage des gars*, Michel Dorais, auteur et sociologue spécialiste du genre et des sexualités, décortique ces idées préconçues. Sans être moralisateur et sans la volonté d'en faire un ouvrage universitaire noyé sous les notes de bas de page.

Dans la foulée du mouvement #MoiAussi, et après plus de 40 années de carrière derrière la cravate, Michel Dorais s'est dit qu'il était temps de s'adresser directement à ses semblables, de créer un outil qui participerait au «profond changement de mentalités» demandé par plusieurs groupes.

«On doit parler de ça aux gars! Ça n'a pas de bon sens qu'on mette juste les filles en garde. La question du consentement, par exemple, ça ne les concerne pas qu'elles. Pourquoi la prévention s'adresse aux victimes?» se demande celui qui a été membre d'un «comité d'experts

sur l'accompagnement des personnes victimes d'agressions sexuelles et de violence conjugale», en entrevue au *Soleil*.

Son nouveau livre de 192 pages, rédigé au «tu», aborde ainsi simplement les bases de la sexualité masculine, mais aussi d'autres notions liées à l'intimité ou encore à l'amour. En plus d'écrire sur l'érection, le condom et le consentement, Michel Dorais consacre quelques chapitres de son ouvrage au besoin d'affection, à la séduction, au désir, etc.

Pour le professeur titulaire à l'École de travail social et de criminologie de l'Université Laval, il est important que les hommes adultes développent leur «savoir-vivre sexuel»: pour éviter de causer des gros, mais également des plus petits traumatismes, tout aussi regrettables.

«Il y a de très bons gars qui font de mauvaises choses. [...] Beaucoup d'hommes, sans le réaliser, vont faire du harcèlement, contourner plus ou moins le consentement ou poser des actes qu'ils regretteront par la suite», affirme celui qui enseigne notamment la relation d'aide et la prévention à ses étudiants.

Avec son guide, Michel Dorais espère ainsi développer l'empathie

EXTRAIT

«On a inventé en 1874 les coquilles pour protéger les organes génitaux des joueurs de hockey; on a attendu 100 ans plus tard, en 1974, pour fabriquer les premiers casques protecteurs (rendus obligatoires dans la Ligue nationale de hockey en 1979). L'anecdote en dit long sur le peu d'importance longtemps accordée à un organe non moins important pour les gars que leurs attributs sexuels»

de ses lecteurs — une émotion trop peu présente chez les hommes, dit-il —, déconstruire plusieurs mythes et apprendre de nouvelles notions à son public tout en l'aidant à modifier ses comportements.

«On peut avoir beaucoup de connaissances sans changer notre façon d'agir. Regardez, tout le monde sait que la planète se réchauffe. Est-ce qu'on se lance tous dans la lutte aux changements climatiques? Non», note celui qui

estime avoir écrit un livre qu'il aurait aimé lire plus jeune.

LA SOLUTION : L'ÉDUCATION

«Au départ, #Metoo a beaucoup mis l'accent sur les [nombreuses] victimes de grands prédateurs. Mais, vous savez, ces gars-là n'ont pas commencé comme ça.

«Quand ils étaient plus jeunes, ça a débuté par une petite affaire. On ne les a pas repris. Ils n'ont pas compris. Et ça a continué», fait remarquer le sociologue, pour qui la sexualité est un besoin comme un autre, qu'on doit apprendre à gérer dès la plus tendre enfance.

«Porter un pénis, c'est porter une responsabilité, écrit d'ailleurs Michel Dorais dans son livre. Parce que ça peut servir à donner du plaisir, à violer, à faire du mal ou du bien. Ça peut servir à bien des affaires. C'est une phrase qui est très osée, mais il faut quand même le dire!»

S'il reconnaît la nécessité des cours d'éducation à la sexualité dans les écoles, il tient également à rappeler l'importance des parents dans l'équation.

«Il y a un aspect mimétique. On fait ce qu'on pense être juste. La

L'auteur et sociologue de la sexualité Michel Dorais vient de publier son *Guide de bonne conduite sexuelle à l'usage des gars*. — PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET

sexualité, c'est un apprentissage au contact des autres. De nos partenaires, mais avant d'en avoir, on regarde le comportement de nos parents», explique l'expert.

Bien que de plus en plus de jeunes pères s'investissent dans cette partie de l'éducation de leur garçon, l'auteur estime que les hommes doivent davantage développer une «intimité collective». Un phénomène présent du côté féminin.

Si grand-mère, mère, fille, cousines et amies discutent de leur sexualité entre elles et exercent un «transfert générationnel» de leurs connaissances et apprentissages, ce n'est pas ou peu le cas chez les hommes.

Michel Dorais estime que, peu importe notre âge, dès que nous sommes l'aîné de quelqu'un d'autre, nous sommes «condamnés à être un modèle».



LÉA HARVEY

Le Soleil

QUÉBEC — En classe, les élèves se partagent parfois des éditions qui les ont vus naître, alors qu'à la maison ou au bureau, on les délaisse de plus en plus pour les moteurs de recherche. Ils sont pourtant bien souvent présents sur les listes de fournitures scolaires à se procurer. Et surtout essentiels à la qualité de notre langue. Avec la rentrée, *Le Soleil* s'est demandé si les ouvrages de référence avaient toujours la cote.

Commençons tout d'abord en chiffres.

Selon les informations de la Société de gestion de la Banque des titres de langue francophone au Canada, les ventes répertoriées dans la catégorie « dictionnaires et références » demeurent stables, quoiqu'elles diminuent légèrement de 0,2 ou 0,3 pour cent d'année en année. Dans le dernier bilan de son outil Gaspard, qui recueille chaque semaine les données de 264 commerces, les parts de marché de cette catégorie représentent ainsi, en moyenne, 3 pour cent des ventes. À titre comparatif, la littérature, elle, atteint les 24 pour cent.

Or, le *Bescherelle — L'art de conjuguer*, que l'on retrouve sur plusieurs listes de matériel scolaire obligatoire, se situe pourtant en 19^e place dans le palmarès des 200 meilleures ventes de 2020, selon les données de Gaspard. *Le Petit Larousse illustré 2021* se positionne quant à lui au 51^e rang.

La lexicographe et créatrice du *Multidictionnaire*, Marie-Éva de Villers, ne se fait pas d'illusion sur le public cible de ce type d'ouvrages : ce sont souvent des gens « qui vivent de l'écriture, de la langue ».

« Dans le cas du *Multidictionnaire*, il y a des utilisateurs très variés, mais qui sont principalement des communicateurs, des journalistes, des rédacteurs, des traducteurs, mais aussi des élèves et des étudiants », explique-t-elle.

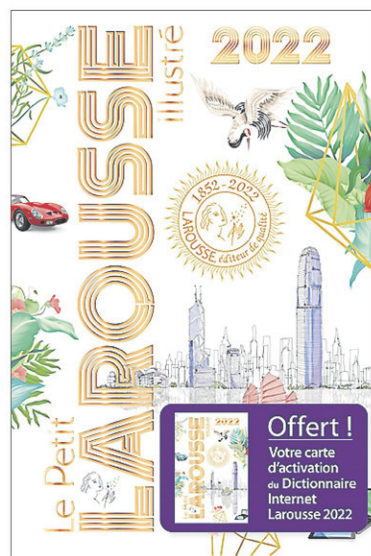
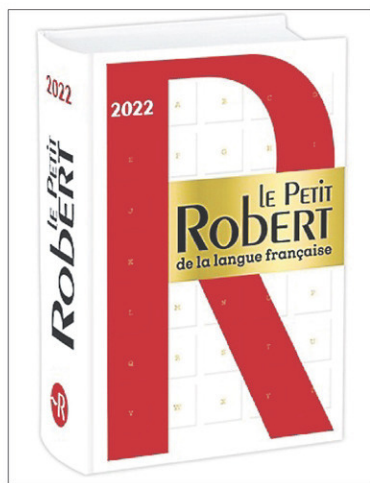
En avril 2020, les « dictionnaires et références » connaissent leurs chiffres les plus bas de l'année, avec moins de 5000 exemplaires vendus. Ce nombre a toutefois augmenté graduellement durant l'été jusqu'à dépasser les 20 000 livres achetés en août et en septembre.

AU-DELÀ DE L'ORTHOGRAPHE

Optimiste quant à l'avenir de ces ouvrages, en particulier dans le monde de l'éducation, Marie-Éva de Villers estime surtout qu'il est nécessaire de se rappeler à quoi sert un dictionnaire. Si on pense souvent à cet outil lorsqu'il est question d'orthographe, il ne faudrait surtout pas oublier qu'il renferme une foule d'autres



PHOTO PIXABAY



informations telles que des renseignements grammaticaux, les distinctions à faire entre les sens d'un même mot, les anglicismes et les bons mots pour les remplacer, etc. Des détails qui n'apparaissent pas systématiquement lorsque nous nous tournons vers un moteur de recherche, note celle qui possède un doctorat en linguistique de l'Université de Montréal.

Pour M^{me} de Villers, l'enjeu va donc bien au-delà de l'éternel combat entre le numérique et le papier : « Que l'ouvrage soit dématérialisé ou imprimé, c'est la même chose. Ce qui importe, c'est le contenu. »

Utiliser davantage nos dictionnaires et autres outils linguistiques pourrait bel et bien aider certaines personnes à mieux maîtriser leur langue, estime Marie-Éva de Villers. Or, ces ouvrages sont loin d'être la solution ultime.

Pour celle qui a travaillé à l'Office de la langue française de 1970 à 1980, l'éducation familiale et le milieu scolaire sont tous deux des acteurs prioritaires dans

l'apprentissage d'une langue.

« Le devoir de l'école, c'est de combler les lacunes qu'ont certains enfants à cause de leur milieu. Mais il faut alors que l'enseignement soit à la hauteur, que les enseignants maîtrisent la langue aussi. Malheureusement, certains sont assez faibles. Or, on ne peut pas transmettre un savoir que l'on ne possède pas », se désole M^{me} de Villers, pour qui la famille, l'école, les ouvrages de référence, mais aussi la lecture sont des éléments qui nous aident à maîtriser la langue.

DANS LA DURÉE

Si on peut facilement enseigner l'accord des participes passés avec une formation d'une quinzaine d'heures, l'enrichissement du vocabulaire, lui, ne peut s'effectuer que sur le long terme, précise M^{me} de Villers.

Malgré tout, la passionnée des

La septième édition du *Multidictionnaire de la langue française*, publié pour la première fois en 1988 par Marie-Éva de Villers, est parue en mai dernier.

mots et du français tient à rappeler que la qualité de la langue, au Québec, a augmenté dans les dernières années. Les étudiants québécois se classent d'ailleurs généralement très haut lors des tests du Programme international pour le suivi des acquis des élèves (PISA), géré par l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), souligne-t-elle.

Un phénomène qui lui semble toutefois être « inversement proportionnel » à ce qui se passe dans les médias, déplore-t-elle. Si la langue française devait être totalement maîtrisée par les amateurs et journalistes québécois de l'époque, Marie-Éva de Villers se désolait que ce ne soit plus le cas. De nos jours, selon elle, trop de médias emploient un « style plus familier par volonté de plaire, d'avoir l'air détendu et sympathique ».

MIROIR, MIROIR

Marie-Éva de Villers, qui lance cette année la 7^e édition du *Multi*, tient à rappeler que les dictionnaires évoluent en fonction de la société et qu'ils sont conçus « sur mesure par rapport à celle-ci ».

Il y a ainsi, dans la plus récente version de son populaire ouvrage, trois cents nouveaux mots qui s'ajustent aux « avancées de la médecine, aux préoccupations écologiques, aux technologies de l'information, à la nouvelle économie, aux notions sociologiques », etc.

« Les lexicographes tentent de reproduire, dans leurs ouvrages, le miroir de la langue de la communauté à qui il est destiné. On a donc une norme qui est celle de la communauté. Ce filet, il n'est pas le même au Québec ou en France », explique-t-elle.

À titre d'exemple, on retrouve dorénavant ici les termes « féminicide », « écoanxiété », « télétravailler », etc. Des mots qui ne se trouvaient pas dans le dernier *Multi*, paru en 2015, et encore moins dans la toute première édition de l'ouvrage, publiée en 1988.

LÉA HARVEY, LE SOLEIL

Coates, Powers, Cline...
De grands noms de la littérature étrangère nous arrivent enfin en traduction à l'occasion de cette rentrée automnale. Nous avons choisi 10 titres qui se détachent dans cette profusion de sorties de livres.

NATHALIE COLLARD, LA PRESSE

RENTÉE LITTÉRAIRE

10 TRADUCTIONS À DÉCOUVRIR

1 LA DANSE DE L'EAU

Très connu pour ses essais, ses longues analyses dans le magazine *The Atlantic* et sa série *Panthère noire* chez Marvel, Ta-Nehisi Coates a publié son premier roman, *The Water Dancer*, en 2019. L'histoire du jeune Hiram Walker et de ses pérégrinations à travers l'Amérique nous arrive enfin en traduction française. Ça parle d'esclavage, de racisme, de mouvements civiques, de transmission familiale... Pas surprenant qu'Oprah Winfrey, qui produit

l'adaptation cinématographique avec Brad Pitt, s'y soit intéressée.

Ta-Nehisi Coates, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Demarty, Fayard.
Sortie prévue : septembre

2 NOTRE PART DE NUIT

Roman d'initiation de l'Argentine Mariana Enriquez, *Notre part de nuit* arrive précédé de critiques dithyrambiques. Il raconte l'histoire du jeune

Gaspar sur une période de 25 ans, histoire qui se déroule dans l'Angleterre des années 1970 et l'Argentine des années 1980. En arrière-plan d'un récit familial particulier qui inclut aussi bien Gaspar que son père Juan et des grands-parents riches et inquiétants, c'est toute une histoire sociale, politique et économique que l'auteure nous raconte.

Mariana Enriquez, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet, Éditions du sous-sol.
Sortie prévue : septembre

3 IL ÉTAIT UNE FOIS À HOLLYWOOD

On voit souvent des romans adaptés pour le cinéma, mais le contraire est moins fréquent. C'est ce que nous propose le réalisateur de *Reservoir Dogs* et *Pulp Fiction* avec ce premier roman inspiré librement du film éponyme. Pas de surprise du côté de l'intrigue, donc : on retrouvera Rick Dalton, acteur de western, et son comparse Cliff Booth à Los Angeles, à la fin des années 1960. On a hâte de découvrir le style Tarantino à l'écrit.

Quentin Tarantino, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard, Fayard.

Sortie prévue : septembre

4 QUATRE HEURES, VINGT-DEUX MINUTES ET DIX-HUIT SECONDES

Depuis *Il faut qu'on parle de Kevin*, Lionel Shriver est un nom qui compte en littérature. Et on peut dire que cette romancière ne s'est pas installée confortablement dans un style : elle nous surprend à chaque titre par ses thèmes toujours

Laissez-nous vous éblouir

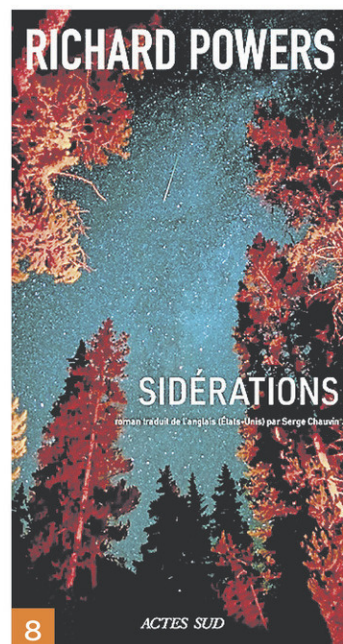
Le cirque est bien vivant.
Renouez avec le spectacle d'ici et ses artisans.

LaissezVousEblouir.ca

Une initiative du Groupe de travail sur la fréquentation des arts de la scène (GTFAS)

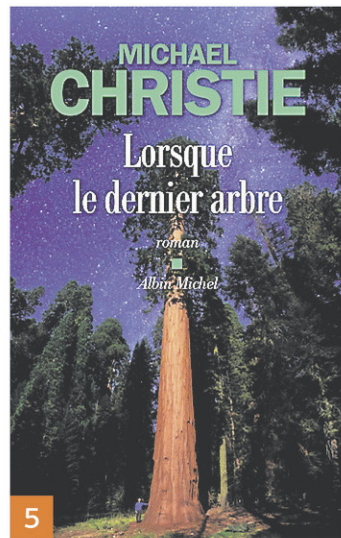
En partenariat avec :

Québec



originaux et différents. Son dernier raconte l'histoire d'un couple de personnes âgées dans la soixantaine, Remington et Renata, dont l'existence sera troublée par le changement radical de Remington. En effet, l'homme surprend sa conjointe en lui annonçant qu'il souhaite courir un marathon, lui qui n'a jamais fait d'exercice de sa vie. Cette nouvelle passion le changera profondément, au grand déplaisir de Renata.

Lionel Shriver, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Richard, Belfond. **Sortie prévue : septembre**



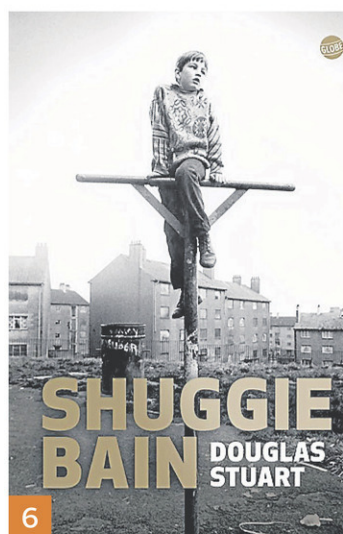
5 **LORSQUE LE DERNIER ARBRE**

Le titre de ce premier roman du Canadien Michael Christie donne un peu froid dans le dos tellement il fait écho à nos angoisses climatiques. Car oui, il est question d'une nature menacée dans cette fresque familiale qui s'étend sur un siècle et qui raconte les tribulations de la famille Greenwood, une famille américaine qui, comme tant d'autres, croule sous les secrets et les non-dits. Ce roman a, entre autres, été en lice pour le prix Giller, en plus de figurer sur la liste CBC des meilleurs livres, en 2019.

Michael Christie, traduit de l'anglais (Canada) par Sarah Gurcel, Albin Michel. **Sortie prévue : septembre**

6 **SHUGGIE BAIN**

Le premier roman de l'Écossais Douglas Stuart a tout de suite été remarqué, remportant le prestigieux prix Booker l'an dernier. *Shuggie Bain* est l'histoire de Shuggie,



l'un des trois enfants d'Agnes, une femme abandonnée par son mari et qui élève ses enfants dans une ville minière d'Écosse. Une histoire qui parle de descente aux enfers, de pauvreté, mais aussi de fierté. Et qui n'est pas sans rappeler *Les cendres d'Angela*, de Frank McCourt.

Douglas Stuart, traduit de l'anglais (Écosse) par Charles Bonnot, Globe. **Sortie prévue : août**



7 **CE QUE FRIDA M'A DONNÉ**

Une exposition à venir est un prétexte pour l'auteure à réfléchir à son lien avec la peintre Frida Khalo, à qui elle a consacré cinq ans de sa vie. C'est aussi une occasion pour Rosa Maria Unda Souki d'explorer ses origines — elle est née au Venezuela — ainsi que ses liens familiaux et le chemin qui l'a menée à Paris, où elle habite désormais. Un récit introspectif, donc, doublé



« Meilleur livre de l'année »
9 EW YORK TIMES l'aube

8 **SIDÉRATIONS**

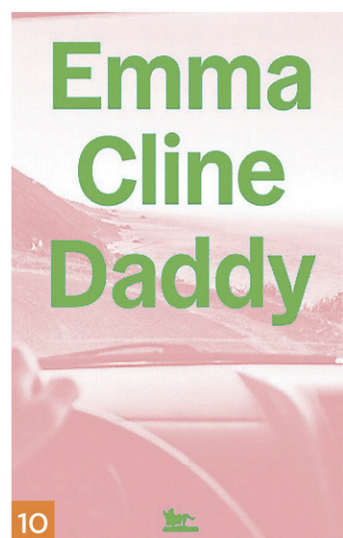
Un tandem père-fils avec en toile de fond une Amérique perturbée sur les plans politique et climatique : au départ, la trame du nouveau roman de Richard Powers rappelle *The Road* de Cormac McCarthy. Mais là s'arrête la comparaison. Theo, un astrobiologiste, est veuf et élève seul son fils de neuf ans. Ce père doit faire face aux problèmes de comportement de son enfant. Il refuse la médication et opte plutôt pour un traitement de *neurofeedback*. À mi-chemin entre la critique sociale et la science-fiction, ce roman scrute notre place dans le monde et notre lien avec la nature qui nous entoure.

Richard Powers, traduit de l'anglais (États-Unis) par Serge Chauvin, Actes Sud. **Sortie prévue : septembre**

9 **RENDS-MOI FIÈRE**

Un premier roman remarquable qui nous transporte en Jamaïque, où l'on suit le parcours de Dolores et de ses deux filles, Margot et Thandi. Les deux jeunes filles rêvent d'une vie meilleure que celle de leur mère qui vend des souvenirs sans valeur aux touristes en visite dans leur petit village. L'auteure nous parle de classes sociales, d'aspirations ainsi que de l'impact du tourisme de masse dans des pays qui en dépendent pour vivre.

Nicole Dennis-Benn, traduit de l'anglais (Jamaïque) par Benoîte Dauvergne, Éditions de l'Aube. **Sortie prévue : septembre**



10

d'une réflexion sur la création et illustré par les dessins de l'auteure. Les admirateurs de Frida Khalo seront comblés.

Rosa Maria Unda Souki, traduit de l'espagnol (Venezuela) par Margot Nguyen Béraud et l'auteure, Éditions Zulma. **Sortie prévue : août**

10 **DADDY**

Il ne s'agit pas d'un roman, mais bien d'un recueil de 10 nouvelles par l'auteure de *The Girls* et de *Harvey*. L'excellente Emma Cline, qui excelle à décrire la condition humaine, y aborde des thèmes très contemporains comme la masculinité, la violence et les points de rupture dans une relation qui peuvent faire basculer le cours d'une vie. Elle aborde aussi les relations familiales et hommes-femmes. Dire qu'on a hâte de la lire est une litote.

Emma Cline, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch, Quai Voltaire. **Sortie prévue : octobre**



COMMENCER PAR LA FIN : SE DÉMAQUILLER SANS DÉCHET

VERS LE ZÉRO DÉCHET



VALÉRIE MARCOUX
vmarcoux@lesoleil.com

Parfois, c'est plus facile de commencer par la fin. Je ne sais pas encore faire mon mascara ni comment m'en procurer sans emballage, mais je sais au moins comment l'enlever sans produire de déchet.

Un jour, on m'a offert un coffret de tampons démaquillant Ola Bamboo. Un lot de 16 cercles de tissu blancs réutilisables fabriqués à partir de viscose de bambou et de coton m'a permis de cesser complètement d'utiliser des papiers mouchoirs pour me démaquiller. Beaucoup plus agréable sur

ma peau qu'un mouchoir jetable, mes tampons démaquillants me servent aussi pour appliquer du tonique sur mon visage.

Après utilisation, il suffit de les rincer avant de les envoyer au lavage avec le reste de vos vêtements. J'aime le petit sac de lavage en filet qui vient avec le coffret en bambou pour les ranger. Les accessoires de bambou sont populaires puisqu'en fin de vie, on peut généralement les composter (mais pas dans son composteur domestique), selon les manipulations qu'ils ont subies. Il faut aussi s'assurer de séparer le bambou des autres matières avec lesquelles il pourrait être lié.

Même en les lavant avec beaucoup d'huile de coude, les tampons démaquillants blancs finissent par être tachés. Vous pourriez alors être tenté de les jeter prématurément pour des considérations esthétiques. Pour éviter cette situation, je recommande d'en acheter des noirs ou avec des motifs. Outre ceux d'Ola Bamboo, on trouve plusieurs couturières locales sur Etsy qui confectionnent des tampons démaquillants réutilisables.

FAIS-LE TOI-MÊME

En voyant autant de couturières offrir ce produit en ligne, je me suis dit que ce ne devait pas être si compliqué à fabriquer. J'ai donc décidé d'en confectionner qui me serviraient uniquement pour retirer le maquillage et le vernis à ongles, même si on les lave, car les dissolvants et les vernis à ongles sont des produits toxiques.

Cela vaut aussi pour les produits de la compagnie québécoise BKIND. «Même si le dissolvant est considéré non toxique et les vernis 10-FREE, ils restent tout de même des produits faits pour vos ongles et ne doivent pas être en contact avec votre visage», indique Jade et Marilou de BKIND.

J'ai découvert leurs produits en cherchant du dissolvant à vernis à ongles en vrac. J'en ai trouvé à la boutique Zozo et Arty sur la rue Saint-Vallier Ouest, à Québec. Comme me l'a indiqué la propriétaire lors de mon passage, il est important de bien identifier

les produits qu'on achète en vrac, notamment ceux pouvant être toxiques, afin d'éviter tout accident.

À partir d'une vieille serviette maculée d'une gomme résineuse et d'une jupe trouée par l'usure, j'ai tracé des ronds de la même grandeur que les tampons démaquillants que je possédais déjà. Je pourrais simplement les utiliser ainsi, mais j'ai voulu faire quelque chose de mignon. J'ai donc cousu un cercle de tissu plus

absorbant avec un autre plutôt décoratif en laissant une petite fente ouverte pour ensuite virer de bord mon tampon démaquillant afin que la couture soit plus discrète et le résultat plus esthétique.

LES HABILITÉS ZÉRO DÉCHET

Je dois remercier mon amie Esther de m'avoir guidée pour





1 Pour faire vos propres tampons démaquillants, utilisez des tissus en fin de cycle de vie. — PHOTOS LE SOLEIL, VALÉRIE MARCOUX

2 et 3 Laissez un trou non cousu pour virer de bord la couture avant de le fermer.

4 L'ensemble Ola Bamboo et mon tampon démaquillant fait maison

5 Des huiles végétales complètent l'ensemble pour se démaquiller sans produire de déchet. — PHOTO 123RF/NATASHAMAM

6 Les tampons démaquillants jetables peuvent aisément se remplacer par des tampons lavables. — PHOTO 123RF/DOLGACHOV



J'ai trouvé ces trois huiles vendues en vrac à La Récolte sur l'avenue Cartier. J'ai lavé en profondeur des petits contenants de gel désinfectant qu'on m'avait donné au début de la pandémie pour trimballer dans ma sacoche afin de les utiliser pour mettre des huiles. Ils me permettent de faire aisément tomber quelques gouttes sur mon tampon démaquillant, que j'imbibe aussi d'eau, pour me démaquiller.

VOUS LE FAITES VOUS-MÊME?

Vous avez des idées originales pour réutiliser des matières en fin de cycle de vie? Partagez vos bons coups avec moi: vmarcoux@lesoleil.com

SE MAQUILLER, UN LUXE?

Je pourrais aussi carrément arrêter de me maquiller. Déjà, je ne me maquille qu'à l'occasion et la pandémie a considérablement réduit ces occasions. Peut-être que j'arrêterai un jour, mais je veux surtout trouver une manière de m'octroyer ce petit luxe occasionnel avec bonne conscience. D'ailleurs, je ne suis vraisemblablement pas la seule. On trouve de plus en plus de recettes pour fabriquer ses cosmétiques et de boutiques qui vendent les ingrédients.

Or, j'ai décidé de commencer par la fin, pour la simple et bonne raison que cela semblait une habitude plus simple à adopter de manière durable.

coudre ces tampons démaquillants. En la voyant utiliser deux aiguilles pour tenir les deux bouts de tissus ensemble alors qu'elle coud, je réalise que de savoir coudre est une habileté très utile pour réduire nos déchets. Elle répare ses vêtements et peut facilement transformer ceux trop usés en d'autres articles utiles, comme des tampons démaquillants.

Même chose pour la cuisine. Depuis que je tente de réduire mon gaspillage alimentaire et que je composte, je remarque que de savoir cuisiner permet d'utiliser de manière optimale ses aliments pour ne pas en gaspiller. De plus, les produits transformés ne vont pas dans le composteur domestique, mais les produits qui servent à cuisiner, oui. Plus on mange sainement, plus nos

résidus sont sains, plus on peut en disposer de manière saine.

LA SIMPLICITÉ

Finalement, j'ai troqué mon démaquillant commercial pour des huiles végétales. Alors que je cherchais sur Internet des recettes pour fabriquer mon démaquillant, j'ai appris qu'on peut tout simplement le substituer par des huiles

végétales «de qualité». L'essentiel est d'en trouver une adaptée à son type de peau.

Par exemple, l'huile de jojoba est recommandée pour les peaux mixtes et grasses, alors que l'huile d'amande douce sera plus adaptée aux peaux sèches. Si vous vous maquillez surtout les yeux, vous pourriez opter pour l'huile de ricin dont on dit qu'elle renforce les cils.

JEUX DE SOCIÉTÉ



FRANCIS HIGGINS
fhiggins@lesoleil.com

Alors que plusieurs jeux de société se contentent de vous faire jouer des cartes et lancer des dés, d'autres vont plus loin. Ils vous plongent au cœur d'un récit, révélant tels des livres le fil d'une histoire riche en personnages, en découvertes et en rebondissements. Voici cinq de ces jeux narratifs et immersifs dont vous êtes non seulement les lecteurs, mais aussi les héros.

RACONTE-MOI

DESTINIES, LES DÉS DU DESTIN

14 ans +

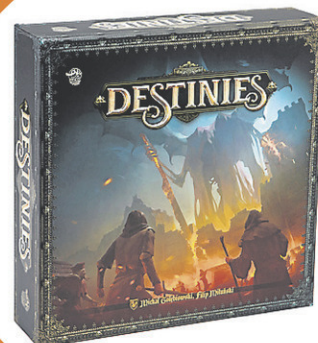
1 à 3 joueurs

90 à 150 minutes

70 \$ à 75 \$

La fin des temps approche, si l'on en croit les prophètes. Dans l'univers sombre de *Destinies*, vous incarnez un héros qui explore la contrée et entreprend des quêtes pour accomplir son destin. Ce jeu scénarisé et compétitif de dés, de tuiles et de cartes vous transporte dans un univers médiéval fantastique de créatures et de pouvoirs étranges, comme dans les jeux de rôle *Donjons et Dragons*. Cela dit, ne laissez pas ce thème — ni les nombreuses figurines — vous rebuter. Tout ici est mené par une

application gratuite qui se charge d'absolument tout : aucun souci, vous n'avez qu'à choisir la voie de votre héros, déplacer votre pion et brasser les dés quand se dressent des obstacles. Avec *Destinies*, vous prendrez un malin plaisir à soupeser chacune de vos décisions, car votre destin est entre vos mains.



PHOTOS RANDOLPH

CHRONICLES OF CRIME, LES RÉCITS DE VOS ENQUÊTES

14 ans +

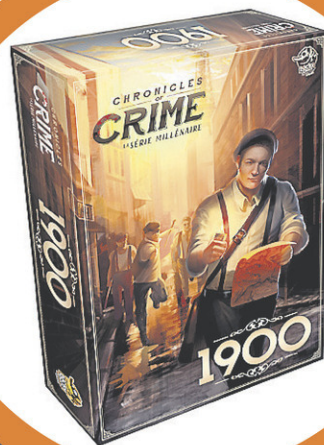
1 à 4 joueurs

60 à 90 minutes

43 \$ à 50 \$

À la base, *Chronicles of Crime* est une série de jeux d'enquête dans lesquels vous scannez des cartes (à l'aide d'une application gratuite à télécharger sur votre téléphone ou tablette) pour élucider des affaires de vols et de meurtres. Mais ses scénarios sont si élaborés et immersifs qu'on ne peut s'empêcher de l'ajouter à notre liste de jeux narratifs! La version de base de ce titre coopératif vous plonge au cœur d'une enquête policière contemporaine à Londres. Et

le trio de jeux de la *Série Millénaire* de *Chronicles of Crime* vous amène à Paris à trois époques différentes : la fin du Moyen-Âge en 1400, la Belle Époque en 1900 (photo) puis en 2400 (à paraître cet automne). Ce titre se vante de se passer de règles, avec raison. Sortez le matériel, lancez l'app et vous devenez illico le détective d'un roman policier!



PHOTOS RANDOLPH



PHOTOS ILO307

ADVENTURE GAMES, LE JEU DONT VOUS ÊTES LE HÉROS

10 ans +

1 à 4 joueurs

75 minutes

28 \$ à 30 \$

Si vous adoriez jadis les «livres dont vous êtes le héros», vous trouverez avec la série *Adventure Games* le même sentiment de liberté et de suspense que dans ces bouquins de votre jeunesse. Au lieu de sélectionner le numéro de la page suivante, vous tournez les cartes des prochains lieux à explorer (dessinés sur des cartes) puis découvrez des objets et des actions (ouvrir une porte, trouver une clé cachée, etc.). On aime ce plaisir de prendre le temps d'observer, de chercher des

UNE HISTOIRE...



➤ NEAR AND FAR, JOUER DANS UN LIVRE

13 ans +

2 à 4 joueurs

90 à 120 minutes

\$ 87 \$ à 90 \$

Dans *Near and Far : Les royaumes du lointain*, vous êtes un aventurier à la recherche d'un artefact capable d'exaucer vos vœux les plus chers. Pour l'atteindre, vous explorez d'étranges territoires à la recherche d'une cité perdue. Or, ces territoires sont en fait les pages d'un atlas. Vous et vos adversaires jouez littéralement dans un livre, déplaçant vos personnages sur les cartes illustrées, tournant les pages au rythme du progrès de vos missions. On adore cette idée de combiner un livre à un jeu de plateau, de cartes et de dés! Mais contrairement à un

bouquin déjà lu, vos épopées promettent chaque fois d'être uniques. Suite d'*Above and Below* (qu'il n'est pas essentiel de jouer pour apprécier celui-ci), *Near*

and *Far* est un très joli jeu dans lequel vous tenez les rênes de vos aventures livresques!



PHOTOS RANDOLPH



indices, de progresser dans un environnement mystérieux, de découvrir des objets à combiner, etc. Les deux jeux d'*Adventure Games* présentement offerts (*Le donjon* et *Monochrome*) proposent des décisions intrigantes tout en restant accessibles à tous.



PHOTO FRANCIS HIGGINS ET ASMODEE CANADA

➤ TIME STORIES REVOLUTION, LA BOÎTE À REMONTER LE TEMPS

12 ans +

1 à 4 joueurs

180 minutes

\$ 43 \$ à 48 \$

La vie n'est pas simple pour vous et les voyageurs temporels de l'Agence futuriste Time, envoyés en l'an 2099 pour enquêter sur une mystérieuse affaire. Un virus qui dévaste la population, une base scientifique au fond de l'océan, une découverte qui menace le présent — et l'avenir — de l'humanité? Dans le jeu *The Hadal Project* (c'est son titre en français) de la série *Time Stories Revolution*, vous traversez le temps pour «occuper» les corps d'étrangers, explorer le monde, récupérer de l'énergie et — avec de la chance — sauver le continuum espace-temps! Si le thème du voyage temporel vous a toujours plu, ce jeu coopératif (dans lequel vous jouez ensemble dans un but commun) risque de vous séduire. Les missions des autres jeux de cette série (*Une nuit d'été*, pour l'instant) peuvent être jouées de façon indépendante et dans n'importe quel ordre.



HORTICULTURE



Le cerf de Virginie peut anéantir un jardin en seulement deux ou trois nuits. — PHOTO 123RF/GSAGI

pouvez admirer sa beauté quand il traverse votre terrain pour aller visiter le verger de pommiers de votre voisin, car il ne fera plus aucun tort à votre aménagement.

En général, les cerfs n'aiment pas les plantes piquantes, aromatiques, poilues ou toxiques. Voici 50 exemples de plantes que les cerfs n'aiment pas :

- › Achillée
- › Aconit
- › Agastache
- › Ail
- › Aneth
- › Armoise
- › Asperge
- › Aspérule odorante
- › Bouleau à papier
- › Brunnera
- › Bugle rampante
- › Buis
- › Cœur saignant
- › Cyprès de Russie
- › Daphné
- › Digitale
- › Épiaire ou oreilles d'agneau
- › Épine-vinette
- › Épinette
- › Estragon
- › Féтуque bleue
- › Fougères
- › Gingembre sauvage
- › Graminées ornementales
- › Hellébore
- › Iris
- › Lamier
- › Lavande
- › Ligulaire
- › Mahonie
- › Mélisse
- › Menthe
- › Muguet
- › Narcisse
- › Ne-m'oubliez-pas
- › Népéta
- › Nignon
- › Olivier de Bohême
- › Origan
- › Pachysandra du Japon
- › Petite pervenche
- › Potentille arbustive
- › Pulmonaire
- › Rhubarbe
- › Romarin
- › Sauge russe
- › Sauge
- › Tanaisie
- › Thym
- › Yucca

QUAND LES CERFS ENVAHISSENT LE JARDIN



LARRY HODGSON
Collaboration spéciale

Le cerf de Virginie (*Odocoileus virginianus*) est certainement élégant, peut-être même majestueux... mais que de dégâts il cause dans nos jardins!

Cet animal, autrefois limité à l'extrême sud-ouest du Québec, est maintenant courant presque partout dans les régions habitées de la province et sa population ne cesse d'augmenter. De plus, autrefois animal de campagne, il n'hésite plus à entrer en ville, du moins dans les banlieues. Et la population augmente de façon vertigineuse, les dommages aussi.

Récoltes anéanties, haies décimées : il peut être difficile de jardiner convenablement quand ce cervidé décide que votre cour fait un excellent buffet. Que faire pour le limiter les dégâts?

COMMENCEZ TÔT

Il est très difficile de dissuader des cerfs habitués de quitter les lieux. Mieux vaut commencer votre bataille dès que vous voyez le premier cerf dans les environs.

Il existe bon nombre de répulsifs et effaroucheurs — visuels, olfactifs, sonores, tactiles, etc. — et tous ont en commun un détail : ils fonctionnent bien au début, car le cerf craint tout ce qui est nouveau, mais il finit assez rapidement par se rendre compte qu'il n'y a pas de danger. Donc, pour que ces répulsifs demeurent efficaces, il faut les changer souvent, aux moins toutes les deux semaines. Et, de préférence, même à l'intérieur de ces deux semaines, les changer de place deux ou trois fois.

Voici quelques possibilités :

- › Arroseur muni d'un détecteur de mouvement
- › Assiettes d'aluminium ou boîtes métalliques fixées sur des fils pour qu'elles se frappent ensemble
- › Bombes sonores (enregistrements d'explosions ou de coups de fusil)

› Cheveux humains ou poils d'animaux

› Chiffons qui bougent au vent

› Éclairage intense ou musique de radio gérés par un détecteur de mouvement

› Farine de sang ou fumier de poule (et ce sont des engrais aussi!)

› Savons et feuilles d'assouplissant très parfumés

› Pulvérisations à base d'ail ou d'œufs pourris

› Répulsifs à cerf commerciaux (Plantskydd, Bobbex, etc.)

› Urine de prédateur

UN GROS CHIEN EN LIBERTÉ

Chien, loup... les cerfs ne font pas la différence et ils en ont très peur. Mais si le chien passe la majeure partie de son temps dans la maison (notamment la nuit), les cerfs finiront par connaître son horaire et viendront quand même. Pour qu'un chien soit utile pour éloigner les cerfs, préparez-lui une niche, car il doit rester dehors. Il faut quand même que le terrain soit clôturé : un chien en liberté ne fera pas long feu s'il y a une route dans les environs!

UNE CLÔTURE ANTI-CERVIDÉ

C'est la solution la plus chère, mais aussi l'une des plus permanentes. Une clôture contre les cerfs doit être haute (2,4 m) et enterrée à la base sur 60 cm, car les cerfs n'hésiteront pas à creuser pour atteindre leur but.

Ou installer deux clôtures plus courtes, de seulement 1,2 m de hauteur, les plaçant à 1,2 m à 1,5 cm d'espacement. L'animal hésitera à sauter une clôture quand il voit une deuxième dans l'espace où il doit atterrir.

Une seule clôture de 1,2 m peut suffire si vous l'électrifiez. Vous trouverez toute la quincaillerie nécessaire à une clôture électrique chez un fournisseur de produits de ferme.

PLANTEZ DES VÉGÉTAUX MOINS APPÉTISSANTS

Mais il y a mieux! Vous pouvez remplacer leurs mets préférés, comme les hostas, thuyas (cèdres), ifs, rhododendrons et pommiers par des plantes qu'ils n'aiment pas. Ce truc réussit si bien que le cerf n'est plus votre ennemi : vous

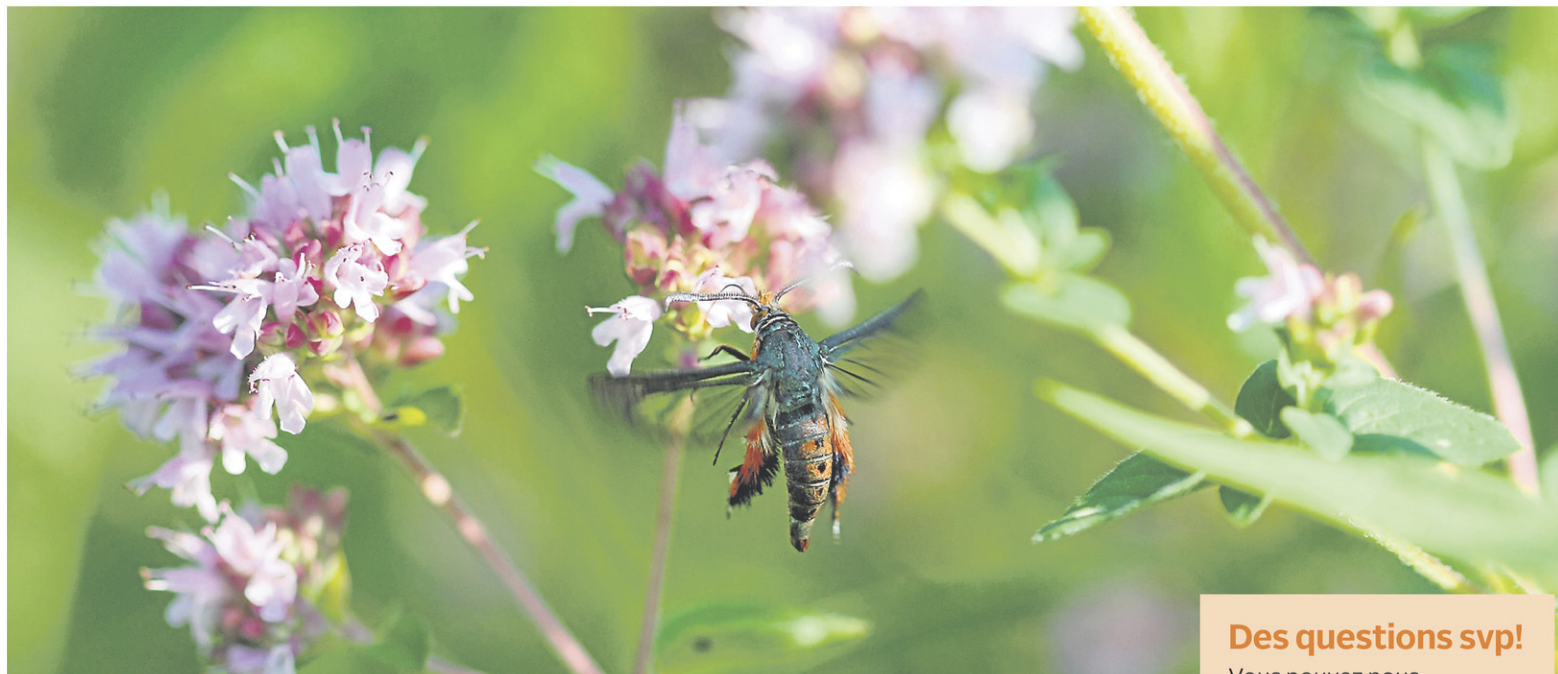
RÉPONSES À VOS QUESTIONS

LE NOUVEL ENNEMI DES COURGES

Q Les feuilles de mes courges fanent et brunissent et j'ai remarqué des trous dans les tiges. J'ai coupé une tige et il y avait un asticot blanc à l'intérieur. C'est la première fois que je vois cet insecte et pourtant, je cultive des courges depuis 20 ans. Qu'est-ce que c'est et comment le combattre?
Pauline Comtois

R C'est un insecte qui est nouvellement arrivé des États-Unis, d'abord dans la région de Montréal en 2018 : le perceur de la courge (*Melittia cucurbitae*), larve d'un petit papillon diurne orange marqué de noir aux allures d'une abeille ou guêpe. Le perceur semble toutefois avoir pris beaucoup d'expansion en 2021 et on le trouve désormais un peu partout dans la province. Le papillon pond ses œufs à la base des tiges des jeunes plants de courge et la larve y pénètre, creusant un tunnel qui fait éventuellement faner les feuilles et tue la tige. Elle dépose ses déjections verdâtres à jaunâtres à l'extérieur de la tige, sous le trou d'entrée. C'est souvent ce symptôme qui révèle sa présence.

Il est parfois possible d'insérer un fil métallique mince dans le trou d'entrée et de le pousser dans la tige, tuant ainsi la larve. Mais la prévention sera plus efficace. Par exemple, au printemps vous pouvez faire une rotation de culture (il ne faut pas planter des courges au même endroit, car l'insecte hiverne dans le sol à l'endroit où étaient les courges l'année précédente), puis recouvrir les plants



L'adulte du perceur de la courge se nourrit de nectar et visite diverses fleurs. — PHOTO 123RF/FRAMED1



Tomate visitée par une punaise. — PHOTO THOMAS QUINE, WIKIMEDIA COMMONS

d'une couverture flottante (toile de protection) pour empêcher la femelle de pondre des œufs. Ou encore, envelopper leur base dans

une lanière de bas de nylon ou de papier d'aluminium, ce qui également empêche les femelles de pondre.

POINTS BLANCS DANS DES TOMATES

Q J'ai un plant de tomate qui donne des tomates piquées de points blancs, à l'intérieur aussi. Quelle est la raison et est-ce comestible?
Fernande Plouffe

R Il est probable que vos tomates ont subi des blessures dues à des punaises, dont plusieurs espèces parcourent nos jardins et causent ce genre de dégât. Il s'agit d'un insecte en forme de bouclier qui peut être, selon l'espèce et son degré de maturité, brun, vert ou d'autres couleurs. L'adulte perce le fruit avec son rostre et y injecte des enzymes qui liquéfient la chair qu'il peut alors sucer et cela laisse une blessure qui blanchit avec le temps. Le fruit demeure

Des questions svp!

Vous pouvez nous joindre par courriel à courrierjardinierparesseux@yahoo.com

Par courriel à

Le jardinier paresseux
Le Soleil

C.P. 1547, succ. Terminus
Québec (Québec) G1K 7J6

comestible, mais la partie atteinte est asséchée et peu appétissante. Typiquement, on supprime alors les blessures au couteau, ce qui fait perdre beaucoup de chair et de temps.

Souvent, on réussit à contrôler cet insecte en rinçant les fruits quotidiennement pendant leur formation ou en ramassant les adultes pour les déposer dans un seau d'eau savonneuse où ils se noieront. À cette fin, il peut être utile de placer un linge sous la plante et de la secouer, faisant tomber les punaises. D'autres personnes les ramassent avec un aspirateur manuel.

CALENDRIER HORTICOLE

Prédateurs pour contrôler les ennemis de vos plantes

Si vous cherchez des mites et nématodes prédateurs pour contrôler les araignées rouges, les thrips, les aleurodes et autres ennemis de vos plantes, il y a maintenant un service dans la région de Québec qui en offre en petites quantités, parfaites pour le jardin domestique. Limoiland (www.limoiland.ca) a deux points de chute (Limoilou et Lévis). Il suffit de commander à l'avance et,

quand les prédateurs arrivent, vous allez les chercher. Simple!

Formations horticoles en ligne

L'agronome Lili Michaud offre des formations en ligne que vous pouvez suivre à votre rythme dans le confort de votre foyer. Au programme : Les ravageurs et les maladies au potager, Le compostage domestique, Les fines herbes de la terre à la table, Le potager : planification, aménagement et entretien et Les trucs de culture de 25 légumes, de l'ail

à la tomate. Coût : 25 \$ et 30 \$ + taxes. Pour information et inscription : lilimichaud.com

Radio CKIA et Facebook Live

L'émission radiophonique et virtuelle le *Jardinier paresseux* avec Larry Hodgson est offerte gratuitement les mercredis à 10h à CKIA-FM 88,3 et sur [facebook.com/JardinierParesseux](https://www.facebook.com/JardinierParesseux).

Pour toute activité horticole, écrivez-nous à courrierjardinierparesseux@yahoo.com.



ENTRETIEN HORTICOLE

À FAIRE CETTE SEMAINE

- Vous pouvez cueillir les poivrons au stade vert, mais ils seront plus sucrés si vous attendez qu'ils deviennent rouges.
- Pour prévenir le fendillement des fruits de tomate, gardez le sol également humide et, surtout, évitez de le laisser sécher.
- Si vous voyez des tiges à feuilles entièrement vertes

- sur une plante à feuilles panachées, comme un érable arlequin (*Acer platanoides 'Drummondii'*), supprimez-les sans tarder, sinon elles en viendront à dominer la plante.
- Si la floraison de vos annuelles commence à baisser, supprimer les fleurs fanées peut parfois stimuler une reprise.

PLANÈTEVINS



LES MARCHES : RÉGION ITALIENNE MÉCONNUE



NATALIE RICHARD
Collaboration spéciale
natalierichardmedia@gmail.com

Juste en face de la Toscane, de l'autre côté des montagnes devant la mer Adriatique, se trouve une région vinicole d'un savoir-faire ancestral qui produit des vins au profil unique, encore peu connus de ce côté-ci de l'océan. La région des Marches élabore surtout des vins blancs à base du cépage verdicchio. Celui-ci est majoritairement cultivé dans la région de l'appellation Castelli di Jesi Verdicchio, qui s'étend du bord de mer au pied des montagnes de l'Apennin, créant ainsi toute une diversité de climats.

Ce qui m'a le plus impressionnée lors de mon court séjour dans la région fut de constater la polyvalence du cépage qui peut sembler tout simple au premier abord, mais qui s'exprime dans un large éventail de saveurs et de textures, dépendant du terroir et du style que choisit de lui donner chacun des vignerons. On le vinifie en vins effervescents, tranquilles et même liquoreux dans une expression qui diffère et souvent épate par une complexité insoupçonnée. Dans tous les cas, la trame gustative demeure soutenue d'une acidité vive, marquée de notes florales et de fruits verts comme la lime, la pomme et le kiwi, et peut



Dans la région des Marches, au nord de la commune de Maiolati Spontini, se trouve le vignoble historique du même nom qui domine le relief sur lequel est perchée cette ville médiévale. Un lieu unique, parfait pour la culture du Verdicchio. — PHOTO FACEBOOK @FAZIBATTAGLIA

parfois même exhiber des effluves d'herbes aromatiques comme la marjolaine. À découvrir!

1 FAZI BATTAGLIA VERDICCHIO DEI CASTELLI DI JESI CLASSICO SUPERIORE 2020

14,85 \$ • 14 545 626 • 12,5 %
4,4 g/L

Un classique que vous connaissez sans doute déjà, car il est sur notre marché depuis longtemps. Autrefois présenté dans son iconique bouteille verte en forme d'amphore, avec un petit message enroulé, attaché au goulot... ça vous dit quelque chose? C'est un design imaginé par Fazi Battaglia en 1954 comme outil de marketing pour que le verdicchio

(qui veut dire vert) se démarque sur la planète vin. La bouteille est désormais standard, l'habillage a changé, mais le vin est toujours aussi bon, frais et satisfaisant. Tout autant que son prix, encore moins cher que le millésime 2019 qui se vendait 16 \$.

2 TENUTA SPINELLI ARTEMISIA OFFIDA 2019

19,85 \$ • 14 277 107 • 13 %
5,2 g/L

On est toujours dans Les Marches, au sud de la province. Le vignoble est situé à 10 minutes du village de Castignano, juché sur l'une des plus hautes montagnes, entre la rivière Tesino et le courant de Chifenti. À 550 mètres d'altitude, on protège les vieilles vignes de pecorino, un

cépage qu'on retrouve surtout dans les Abruzzes, la région frontière du côté sud. Le pecorino se démarque par d'intéressantes caractéristiques minérales et, tout comme le verdicchio, il présente une vive acidité, bien équilibrée dans cette cuvée qui a remporté trois bicchieri du Gambero Rosso, la note ultime du prestigieux guide de vin italien. Ne vous laissez pas impressionner par le taux de sucre, c'est un vin sec avec une bonne onctuosité. Tout est dans l'équilibre.

3 TIAGO TELES GILDA 2019

26,30 \$ • 13 629 001 • 12,5 %
1,2 g/L

On retourne dans la découverte avec un vin fabuleux de la région

de Bairrada au Portugal. Le vigneron Tiago Teles travaille de main de maître cet assemblage peu commun de 75 % castelao (groseille, prune, fraise, viande séchée) avec 20 % de tinta barroca (cassis, violette, chocolat, tabac) et un petit 5 % de alfrocheiro, un cépage assez rare aux notes de fleurs, de terre et de graphite. Maintenant à vous d'en tirer vos propres notes de bonheur gustatif pendant que je vous cite l'esprit du vignoble : «Ce vin se veut un projet d'auteur avec une forte composante d'histoire familiale fondée dans la poursuite des valeurs humaines de liberté et d'amitié. Nos vins sont profondément influencés par l'Atlantique, notre passion pour la mer et nos expériences avec elle». *Gilda* est le nom du voilier que Tiago a appris à naviguer avec son grand-père quand il était enfant.

4 DOMAINE FAIVELEY BOURGOGNE 2018

28,05 \$ • 966 697 • 13 % • 2,3 g/L

On passe des découvertes aux classiques avec l'arrivage du millésime 2018 du chardonnay de la célèbre maison Faiveley. Un vin épatant, à la fois rond et floral, toujours d'une qualité irréprochable. Un beau chardonnay à s'offrir quand on a envie de la Bourgogne. Le millésime 2018 a été marqué par une grande chaleur et la plus grande sécheresse depuis 2003. Les vins sont riches, mais ils ne manquent pas d'acidité. Une année de garde, jusqu'à cinq ans selon le millésime.

5 CHÂTEAU BÉNITEY SAINT-ÉMILION GRAND CRU 2016

28,65 \$ • 14 462 450 • 14 %
2,3 g/L

Un bijou à se procurer avant qu'il n'y en ait plus. 70 % merlot, 40 % cabernet franc. Un millésime qualifié d'excellent, à boire maintenant ou jusqu'en 2026.

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nrartdevivre ou sur mon site natalierichard.com.

Frampton Brasse, une histoire de famille

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@gcmédias.ca



En direction de Saint-Georges de Beauce, décision est prise d'aller saluer la famille Poulin, propriétaire de la brasserie Frampton Brasse, dans les rangs 5 et 6. Non seulement on y trouve des bières brassées dans la plus pure tradition brassicole européenne, mais on profite d'une des plus belles terrasses du monde de la bière.

Frampton Brasse, c'est une histoire de famille. Paul, Justine, Gilbert et Virginie y brassent des bières depuis dix ans et proposent des styles européens, brassés en décoction — une technique allemande que Gilbert a découverte dans le cadre de sa formation de maître brasseur dans ce pays.

Je connais la famille Poulin depuis la première bière lancée sur le marché, il y a dix ans, à une époque bien différente d'aujourd'hui, où chaque nouvelle bière était soulignée par la communauté. La *Sieur de Lery*, pilsner allemande, venait de faire son entrée dans la très petite communauté des lagers blondes de microbrasseries. Gilbert en était fier et avec raison! Lorsque j'ai participé au tournage du film documentaire *La fraternité de la bière* de Yan Desjardins en 2013, j'ai été témoin de la rencontre entre Gilbert et plusieurs brasseurs du Québec. Une rencontre de partage, d'échange de connaissances et de fraternité.

C'est ce que j'aime retrouver à chacune de mes visites sur les terres de la brasserie. Paul, le paternel, se levant de sa chaise berçante sur la terrasse, accueillant les clients à bras ouverts et les invitant à se choisir une bière. Justine, sa femme, qui n'oublie jamais de s'assurer que tous sont confortablement installés pour profiter de la vue incroyable sur les Appalaches. Virginie, leur fille, qui pilote l'administration avec Justine. Quant à Gilbert, le fils, vous le trouverez avec son équipe de brasseurs à s'assurer

que chaque bière qui sort de la salle de brassage soit autant une source de fierté que la première, il y a dix ans.

Vous l'aurez compris, j'aime beaucoup la brasserie Frampton Brasse. Devant ce tourbillon de nouveautés, de bières éphémères et de styles décadents qu'est devenue la culture bière, la petite brasserie de Beauce préfère offrir son savoir-faire plutôt que de suivre les tendances. Ma *Sieur de Lery* à la main, le temps s'arrête sur la terrasse qui surplombe la vallée. Ça fait du bien de s'arrêter.

QUELQUES BIÈRES À DÉCOUVRIR

SIEUR DE LERY – PILSNER ALLEMANDE

Brassée par décoction — on retire une partie du moût qu'on fait bouillir pour le mélanger au moût restant, tout en s'assurant d'augmenter la température —,

cette pilsner est légèrement amère, présentant de belles notes céréalières et une très agréable sensation en bouche. Un grand classique de la brasserie, disponible en bouteille uniquement.

NUIT D'AUTOMNE – QUADRUPLE

Également brassée par décoction, cette ale brune, légèrement liquoreuse, présente une belle présence de sucre, sur des saveurs de fruits confits et de sucre candi. On l'apprécie à des températures légèrement plus élevées que pour la *Sieur de Lery*, par exemple, afin d'accentuer ses saveurs riches.

ROUGE DES APPALACHES

On a tendance à oublier que cette Rouge des Flandres fut l'une des premières sur le marché. On l'apprécie pour ses notes légèrement vineuses et son acidité modérée. L'ajout de cerises et l'affinage en fût de chêne présentent des notes fruitées et boisées qui se plaisent dans ce style. À découvrir avec un fromage cheddar de trois ans et plus, pour le plaisir d'un accord de contraste.

Note du chroniqueur : je le sais Paul, tu n'es pas tout le temps dans ta chaise berçante, mais à chacune de mes visites... oui!



La brasserie Frampton Brasse offre une vue imprenable sur les Appalaches.

— PHOTO COLLABORATION SPÉCIALE, PHILIPPE WOUTERS



PHOTO MAELLA LEPAGE

UN RETOUR EN FRAÎCHEUR ET EN LÉGÈRETÉ

MONSIEUR COCKTAIL

PATRICE PLANTE

Collaboration spéciale

Encore un autre été qui semble s'être écoulé en un battement de cil, particulièrement avec la bouffée d'air et de liberté tant méritée après des mois en confinement. J'espère que le vôtre fût splendide et que vous en avez profité pour faire le plein de souvenirs et d'énergie.

Pour ma part? La venue de notre nouvelle princesse est un miracle dont nous nous gorgeons jour après jour. Votre humble serviteur n'a pas eu droit à des vacances, cependant. J'ai travaillé très fort tout l'été, car je prépare depuis janvier les plus gros projets de ma carrière. Je reste nébuleux pour l'instant, mais vous serez les premiers avisés cet automne lorsque je serai prêt à partager ces grandes nouvelles!

Mais qu'est-ce que l'on boit, cette semaine, au juste? L'été n'est pas terminé, et c'est le plus beau temps de l'année, au Québec, pour profiter des cadeaux de mère Nature : les fruits, les légumes et les herbes d'ici.

J'avais donc envie de vous faire découvrir un classique vieux de plus d'un siècle, le Smash, qui est en fait un Mint Julep saisonnier. Comment réaliser le Smash? Vous avez besoin d'un spiritueux, de sucre, de fruits et/ou de fines herbes de saison, de glace et d'un ajout optionnel d'eau plate ou pétillante. Littéralement, le Smash est le cocktail le plus estival et facile à réaliser du panthéon de la mixologie. Même si la recette vous demande de le mélanger au shaker,

vous pouvez très bien le laisser dans votre tiroir et le servir tout simplement sur glace pilée avec un petit ajout d'eau, un régal!

Le secret? Piler toujours une herbe ou un fruit de saison (et ce ne sont pas les options qui manquent ces temps-ci!) dans le sirop, et utilisez la même structure que ma recette préférée du moment, un Smash au gin, à la rhubarbe fraîche et au basilic!

Si vous vous sentez créatif, voici mes meilleurs mix : framboise et menthe, fraise et basilic, bleuets sauvages et romarin ainsi que pêche et miel!

Santé! C'est un plaisir sans nom d'être de retour parmi vous pour une seconde année sensationnelle de cocktails à la maison, avec ou sans alcool!

Smash à la rhubarbe et au basilic

INGRÉDIENTS

- 2 oz de gin
- 0,75 oz de jus de citron
- 0,75 oz de sirop simple
- 16 feuilles de basilic frais, pilées
- 4 dés de rhubarbe fraîche, pilés
- Basilic frais et rondelle d'orange (pour décorer)

PRÉPARATION

- 1 Dans un shaker, piler les feuilles de basilic et la rhubarbe dans le sirop simple.
- 2 Ajouter le reste des ingrédients et mélanger avec de la glace.
- 3 Filtrer au tamis fin dans un verre rempli de glace.
- 4 Décorer d'une tête de basilic frais et d'une rondelle d'orange.

RECETTES PRATIQUES

INGRÉDIENTS



- 1** SAUCISSES MERGUEZ
DOUCES
1 PAQUET DE 375 G



- 2** COUSCOUS NATURE TIPIAK
250 ML (1 TASSE)



- 3** 1 ½ POIVRON ROUGE
COUPÉ EN CUBES



- 4** POIS VERTS SURGELÉS
125 ML (1/2 TASSE)



- 5** TOMATES CERISES
COUPÉES EN DEUX
500 ML (2 TASSES)

PRÉVOIR AUSSI :

- 310 ml (11/4 tasse) de bouillon de poulet



PHOTOS TIRÉES DU MAGAZINE 5 INGRÉDIENTS, 15 MINUTES; NUMÉRO DE SEPTEMBRE 2021, VOL. 12, NO. 04, PRATICO-PRATIQUES

LA RECETTE DE LA SEMAINE

ONE POT DE COUSCOUS AUX SAUCISSES

Préparation : 15 minutes • Cuisson : 11 minutes • Quantité : 4 portions
Sans noix/sans œuf

PRÉPARATION

1 Dans une grande poêle, chauffer un peu d'huile d'olive à feu moyen. Cuire les saucisses de 6 à 8 minutes en les retournant plusieurs fois en cours de cuisson, jusqu'à ce que l'intérieur de la chair des saucisses ait perdu sa teinte rosée. Retirer de la poêle et laisser tiédir avant de trancher.

2 Dans la même poêle, déposer le couscous, les

saucisses, le poivron, les pois verts et le bouillon de poulet. Saler, poivrer et remuer. Porter à ébullition, puis couvrir et cuire de 5 à 7 minutes à feu moyen, jusqu'à ce que le couscous soit cuit.

3 Au moment de servir, garnir la préparation de tomates cerises.

5ingredients15minutes.com/fr/recettes/plats-principaux/porc/one-pot-de-couscous-aux-saucisses



Recette tirée du magazine *5 ingrédients, 15 minutes*; Numéro de Septembre 2021, Vol. 12, No. 04, Pratico-pratiques

PAR PORTION

Calories	434
Protéines	23 g
Matières grasses	15 g
Glucides	51 g
Fibres	5 g
Fer	2 mg
Calcium	89 mg
Sodium	949 mg

CÔTELETTES DE PORC À LA SUD-OUEST



Recette tirée du livre *Soupers à l'avance en 5 ingrédients, 15 minutes*, Tome 2; Pratico-pratiques

- 15 ml (1 c. à soupe) d'assaisonnements tex-mex
- 250 ml (1 tasse) de bouillon de poulet

PRÉPARATION

1 Dans une poêle, faire dorer les côtelettes 2 à 3 minutes de chaque côté. Retirer du feu et laisser tiédir.
2 Dans un grand sac de congélation, mélanger les tomates avec le bouillon, l'oignon, les haricots noirs, les assaisonnements tex-mex et les côtelettes de porc, en s'assurant que tous les aliments sont bien enrobés de bouillon et d'assaisonnements. Saler et poivrer. Retirer l'air du sac et sceller.
3 Déposer le sac à plat sur une plaque. Placer au congélateur.

LA VEILLE DU REPAS :

4 Laisser décongeler le sac de côtelettes de porc au réfrigérateur.

Préparation : 15 minutes
 Cuisson à faible intensité : 4 heures
 Quantité : 4 portions

INGRÉDIENTS

- 4 côtelettes de porc avec os de 180 g (environ 1/3 de lb) chacune
- 4 tomates italiennes épépinées et coupées en dés
- 1 oignon haché
- 1 boîte de 540 ml de haricots noirs rincés et égouttés

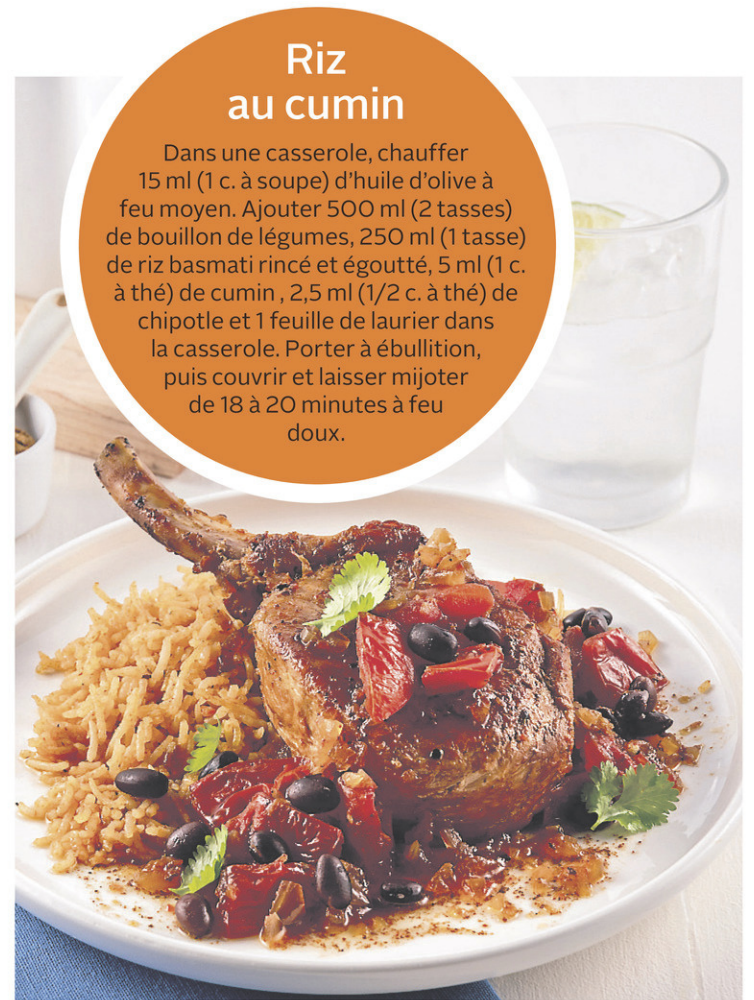
AU MOMENT DE LA CUISSON :

5 Dans une grande mijoteuse, déposer la préparation. Couvrir et cuire de 4 à 5 heures à faible intensité.

www.pratico-pratiques.com

PAR PORTION

Calories	459
Protéines	47 g
Matières grasses	17 g
Glucides	29 g
Fibres	11 g
Fer	4 mg
Calcium	100 mg
Sodium	506 mg



Riz au cumin
 Dans une casserole, chauffer 15 ml (1 c. à soupe) d'huile d'olive à feu moyen. Ajouter 500 ml (2 tasses) de bouillon de légumes, 250 ml (1 tasse) de riz basmati rincé et égoutté, 5 ml (1 c. à thé) de cumin, 2,5 ml (1/2 c. à thé) de chipotle et 1 feuille de laurier dans la casserole. Porter à ébullition, puis couvrir et laisser mijoter de 18 à 20 minutes à feu doux.

PHOTO TIRÉE DU LIVRE SOUPERS À L'AVANCE EN 5 INGRÉDIENTS, 15 MINUTES, TOME 2

POÊLÉE DE BŒUF ET LÉGUMES AU VINAIGRE BALSAMIQUE ET À L'ÉRABLE



Recette tirée du bookazine *Les Plaisirs minceur de Caty*; Numéro 4, Volume 4, Pratico-pratiques

- 1/2 oignon émincé
- 5 ml (1 c. à thé) d'ail haché
- 2,5 ml (1/2 c. à thé) de romarin frais haché
- 8 asperges coupées en tronçons
- 8 tomates cerises
- 30 ml (2 c. à soupe) de vinaigre balsamique
- 30 ml (2 c. à soupe) de sirop d'érable

4 Ajouter l'oignon, l'ail, le romarin et les asperges. Poursuivre la cuisson 3 minutes.
5 Remettre les cubes de bœuf dans la poêle. Ajouter les tomates cerises, le vinaigre balsamique, le sirop d'érable et 60 ml (1/4 de tasse) d'eau. Saler, poivrer et remuer. Cuire de 2 à 3 minutes.

www.lesrecettesdecaty.com/fr

Préparation : 20 minutes
 Cuisson : 21 minutes
 Quantité : 2 portions
Se congèle

INGRÉDIENTS

- 8 pommes de terre grelots coupées en quatre
- 6 choux de Bruxelles coupés en deux
- Sel et poivre au goût
- 10 ml (2 c. à thé) d'huile d'olive
- 225 g (1/2 lb) de cubes de bœuf à brochettes coupés en deux

PRÉPARATION

1 Dans une casserole, déposer les pommes de terre et les choux de Bruxelles. Couvrir d'eau froide et saler. Porter à ébullition, puis cuire de 10 à 12 minutes. Égoutter.
2 Dans une poêle antiadhésive, chauffer l'huile à feu moyen. Faire dorer les cubes de bœuf sur toutes les faces de 4 à 5 minutes. Réserver dans une assiette.
3 Dans la même poêle, cuire les pommes de terre et les choux de Bruxelles de 2 à 3 minutes.

PAR PORTION

Calories	410
Protéines	33 g
Matières grasses	10 g
Glucides	49 g
Fibres	8 g
Fer	6 mg
Calcium	95 mg
Sodium	94 mg

le petit PMAG.

ÈVE TESSIER-BOUCHARD ET
PHILIPPE JULIEN-BOUGIE

Coopérative nationale de
l'information indépendante

Tu en as sans doute entendu parler : le 20 septembre prochain, tous les citoyens canadiens de 18 ans et plus iront voter pour élire le nouveau gouvernement du pays. Même si tu ne votes pas, nous avons pensé que tu aimerais en savoir plus pour suivre cette campagne électorale dont tout le monde parle. Avec ces informations, tu pourras peut-être en apprendre à tes amis et même à ta famille! Cette semaine nous te présentons les chefs des partis qui ont au moins un député élu au Parlement canadien. Voici Justin, Erin, Annamie, Jagmeet et Yves-François!

Connais-tu les chefs des partis?



PHOTO LE DROIT, PATRICK WOODBURY



ANNAMIE PAUL : AVOCATE INTERNATIONALE!

Le Parti vert a une nouvelle cheffe qui s'appelle Annamie Paul. Annamie Paul a vu le jour en 1972 à Toronto, en Ontario. Elle y a grandi avec ses parents et ses deux sœurs, Ngozi et Luther. Aujourd'hui, sa sœur Ngozi est une actrice, écrivaine, autrice et réalisatrice. Ngozi est très connue dans la partie anglophone du Canada. La maman de Annamie, Ena, est originaire de Saint-Christophe-et-Niévès, situé dans la mer des Caraïbes. Le papa d'Annamie, Peter, est originaire de l'île de la Dominique, un autre petit pays des Caraïbes.

à la prestigieuse Université Princeton, aux États-Unis. Autour de 2005, Annamie Paul s'installe en Belgique. Là-bas, elle travaille à la Cour pénale internationale. C'est un tribunal international qui vise, entre autres, à punir les criminels de guerre.



UNE CARRIÈRE INTERNATIONALE

La cheffe du Parti vert a fait des études pour devenir avocate à l'Université d'Ottawa. Elle a aussi fait une maîtrise

UNE PREMIÈRE HISTORIQUE

Le conjoint d'Annamie, Mark, est de confession juive. Pour leur mariage, Annamie s'est convertie au judaïsme. Le couple a deux enfants. En 2020,

Annamie Paul est devenue la première femme noire et la première femme juive à diriger un parti fédéral. Est-ce que son parti aura plusieurs députés élus cette fois-ci? À suivre!

PHOTO LA PRESSE CANADIENNE, COLE BURSTON



JUSTIN TRUDEAU : D'ENSEIGNANT À PREMIER MINISTRE!

Justin Trudeau est né le jour de Noël en 1971. Il a grandi dans une famille très politique. À sa naissance, son père, Pierre Elliott Trudeau, était le premier ministre du Canada. Justin Trudeau a grandi à Ottawa avec ses deux petits frères pendant que son père s'occupait de gérer le gouvernement. L'aéroport de Montréal porte d'ailleurs le nom Pierre Elliott Trudeau en honneur de son père.

Les parents de Justin Trudeau ont divorcé lorsqu'il avait six ans. Après la carrière politique de son papa, la famille Trudeau s'est installée à Montréal. Justin y a passé son adolescence.

SA VIE D'ADULTE PONCTUÉE DE QUELQUES DRAMES

Justin Trudeau fait des études en littérature à l'Université McGill. Il

déménage ensuite à Vancouver, où il enseigne le français, le théâtre et les mathématiques.

Entre 1998 et 2000, la vie de Justin Trudeau change du tout au tout. Son frère Michel meurt d'un accident de planche à neige. Son père, lui, meurt d'un cancer de la prostate. Justin revient donc à Montréal. Il y rencontre sa femme Sophie, une animatrice de télévision. Aujourd'hui, ils ont trois enfants.

UN SAUT EN POLITIQUE

En 2007, Justin Trudeau fait le saut en politique pour le Parti libéral, le parti dans lequel était aussi son père. Depuis 2015, Justin Trudeau est chef du Parti libéral du Canada et est élu premier ministre du Canada. Il souhaite se faire élire de nouveau le 20 septembre prochain.



PHOTO LA PRESSE CANADIENNE, SEAN KILPATRICK



ERIN O'TOOLE : ANCIEN PILOTE D'HÉLICOPTÈRE!

Erin O'Toole est le chef du Parti conservateur du Canada. Il est né à Montréal en 1973. Lorsqu'il avait seulement 9 ans, sa mère est décédée d'un cancer. Après sa mort, la famille O'Toole déménage en Ontario. Le père d'Erin, John, a servi comme député pendant près de 20 ans au Parlement de l'Ontario.

À 18 ans, Erin O'Toole s'engage dans les Forces armées canadiennes. Il n'est pas le seul de sa famille à s'intéresser au domaine militaire. Ses deux grands-pères ont combattu pendant la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945). Il devient pilote d'hélicoptère. Une fois, il a secouru en hélicoptère un pêcheur blessé, pris en pleine mer. Erin O'Toole a d'ailleurs reçu une médaille pour cet acte de bravoure.

À partir de 2000, il s'installe à Halifax en Nouvelle-Écosse pour étudier en droit. C'est à Halifax qu'il rencontre sa femme Rebecca qui est aussi la mère de ses enfants. Peu après, il fonde un organisme qui vient en aide aux anciens combattants et à leurs familles.

L'APPEL DE LA POLITIQUE

En 2012, il fait le saut politique. Il se fait élire comme député au parlement canadien pour le Parti conservateur du Canada. Erin O'Toole a occupé toutes sortes de postes au gouvernement du Canada, comme celui de ministre des Anciens Combattants. Depuis 2020, Erin O'Toole est le chef du Parti conservateur du Canada.



YVES-FRANÇOIS BLANCHET : ANCIEN AGENT D'ARTISTES!

Yves-François Blanchet est le chef du Bloc québécois. Il est né en 1965 à Drummondville, au Québec. Depuis sa tendre enfance, il est passionné par la politique.

Il a donné la mission de représenter et de défendre les intérêts des Québécois à Ottawa. Aux dernières élections, il a réussi à faire élire 32 députés du Québec qui siègent actuellement au Parlement canadien. Qu'en sera-t-il cette année?

UN AGENT D'ARTISTES ROCK!

Peu après ses études universitaires, il se lance en affaires. Il fonde une boîte de gestion d'artistes. Il a donc été gérant d'artistes rock pendant plusieurs années. Il était notamment le gérant du chanteur populaire Éric Lapointe.

DES COULISSES DE SPECTACLE À LA SCÈNE POLITIQUE

En 2008, il fait le saut en politique pour le Parti québécois au Parlement du Québec. Pendant son passage à l'Assemblée nationale, il a été ministre du Développement durable, de l'Environnement, de la Faune et des Parcs.

En 2019, il devient chef du Bloc québécois. Ce parti s'est



PHOTO TIRÉE DE LA PAGE FACEBOOK DE M. BLANCHET



PHOTO ARCHIVES LE QUOTIDIEN, GIMMY DESBIENS



JAGMEET SINGH : COMBATTRE LES INJUSTICES!

Jagmeet Singh est chef du Nouveau Parti démocratique depuis 2017. Il est la première personne représentant les minorités visibles à diriger un parti important au Canada. Il porte fièrement son turban sikh, symbole rattaché à sa religion.

Jagmeet Singh est né en Ontario en 1979. Ses parents sont originaires de la région du Punjab en Inde et venaient tout juste d'arriver au pays à sa naissance. Très jeune, Jagmeet a vécu quelques années chez ses grands-parents en Inde. C'était pour donner le temps à

ses parents de bien s'installer au Canada.

Rapidement, Jagmeet retourne au Canada rejoindre ses parents. Il passe la majorité de son enfance dans la ville de Windsor en Ontario. Enfant, il est victime d'intimidation et de racisme par ses camarades.

COMBATTRE LES INÉGALITÉS

Adulte, il devient avocat. Dans ses temps libres, il offre plusieurs services bénévolement à des organismes communautaires qui n'ont pas les moyens de se

payer un avocat. Il aidera notamment des organismes de lutte à la pauvreté ou des organismes qui viennent en aide aux réfugiés et aux immigrants.

Il se lance en politique pour le Nouveau Parti démocratique en 2011 pour combattre les injustices. Ce n'est qu'en 2017 qu'il devient le chef du Nouveau Parti démocratique du Canada. Jagmeet Singh est marié à Gurkiran Kaur Sidhu, une entrepreneure. Le couple attend actuellement un bébé. Il utilise les réseaux sociaux et plus particulièrement TikTok pour parler aux jeunes électeurs.



C'EST PLATE... QU'EST-CE QU'ON FAIT?



ILLUSTRATION ANNE CARBO

La chasse aux abeilles

Appel à tous! Les bibliothèques de la Ville de Québec ont besoin de ton aide pour retrouver les abeilles qui se sont cachées un peu partout entre les bouquins. Certaines ont même décidé de s'y installer pour boire le thé... vite, elles bourdonnent constamment et dérangent les lecteurs! Ne t'inquiète pas, tu auras un feuillet d'indices pour t'aider dans ta

chasse aux abeilles. Destiné aux enfants de 1 à 12 ans, ce jeu «cherche et trouve» est une belle occasion pour découvrir les bibliothèques en famille. L'activité est offerte chaque jour jusqu'au 2 septembre dans plus d'une vingtaine de bibliothèques différentes. Pour tous les détails, visite le bibliothequedequebec.qc.ca. LAURIE WIELAND

Mots d'enfants

Le petit Bernard à sa maman avant le dîner :

«Maman,
j'chus t'assez
fin (faim)»

Voyant que le repas n'arrivait pas assez vite, il refait sa demande :

«Maman,
j'chus t'encore
plus fin (faim)
que tantôt!»

— Bernard, 4 ans
(il a 63 ans aujourd'hui)

Notre petite-fille
Gabrielle nous dit :

«Je vais
vous préparer
un souper de
soulagement»

confondant l'expression
avec «pousser un soupir
de soulagement»

— Gabrielle, 3 ans

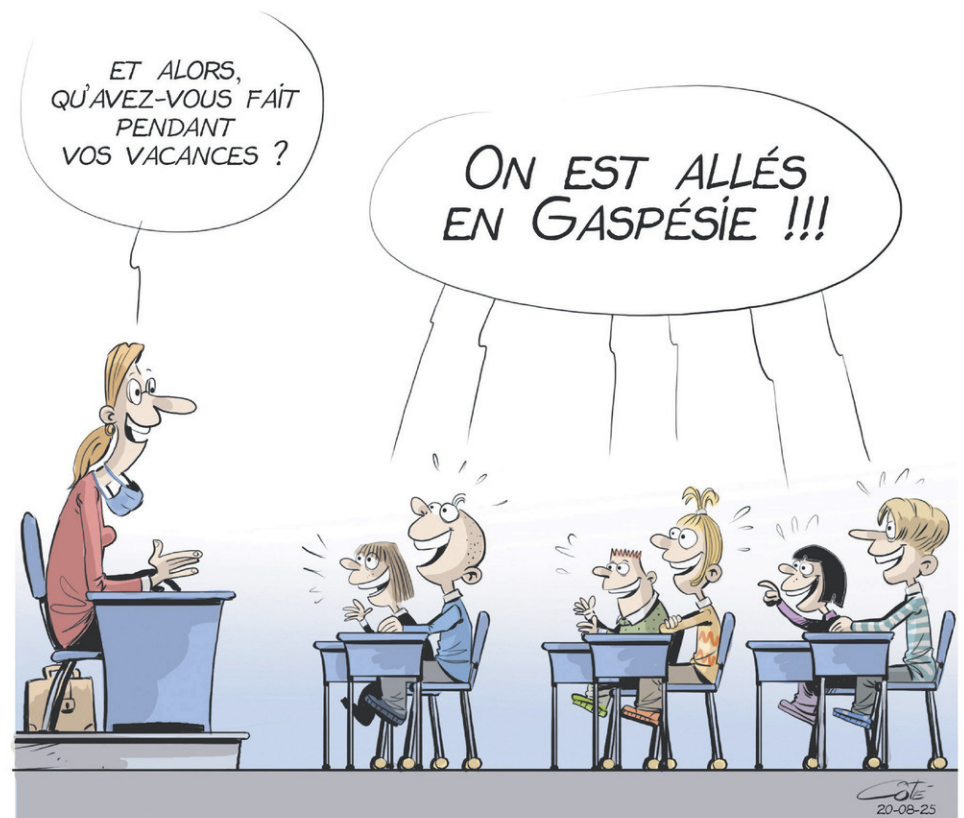


FAITES-NOUS RIRE

Partagez les blagues et les phrases craquantes de vos enfants, en indiquant leur nom et leur âge, à lemag@lesoleil.com

LE JEU DES 7 ERREURS

CES DEUX CARICATURES D'ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ SONT EN APPARENCE IDENTIQUES. EN RÉALITÉ, IL Y A 7 ERREURS. **ES-TU OBSERVATEUR?**



① Un professeur sur la patte du pupitre de la fillette de droite ② Les trois cheveux du garçon en bleu ③ La boucle du sac ④ oreille en moins du garçon en vert ⑤ Le dossier d'une chaise en moins ⑥ Le cordon du masque du professeur ⑦ La main en moins de la fillette au centre.

NOIUTOS

VOYAGES.



Il aura fallu beaucoup de péripéties et de pirouettes pour mettre la main sur cette petite voiture de location en Alberta. — PHOTO LA TRIBUNE,

JONATHAN CUSTEAU

LES 12 TRAVAUX VERS L'ALBERTA

JONATHAN CUSTEAU

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

Partira! Partira pas! Partira! Partira pas! Au lieu de compter les moutons, pour m'endormir, j'effeuillais des marguerites imaginaires. L'été 2021 laisserait-il les vacanciers oublier une nanoseconde qu'ils ont passé l'hiver dans le rouge, confinés à télétravailler? Ou les rêves d'escapades seraient-ils emportés par une autre déferlante?

L'angoisse n'endort pas comme les moutons. Le goût du risque, trop amer, ne me faisait pas envie. À quelques semaines de dire «Bye-bye boss» pour le repos estival, je n'avais toujours pas réservé de séjour au Québec. Le sentiment d'urgence clignotait comme le feu jaune qui s'apprête à repasser

au rouge. Une hésitation et il est trop tard.

Ce serait donc l'Alberta, les Rocheuses, surtout, où le grand air et les ours noirs forcent à la distanciation. Les compagnies aériennes, flairant le risque d'un épisode de COVID inattendu, permettaient de reporter ou d'annuler sans frais les billets achetés avant le milieu de l'été. J'aimais l'idée d'un filet de secours, au cas.

Si c'est la contagion elle-même, en Alberta ou ici, qui me faisait craindre à un changement de plan inattendu, c'est plutôt la location de la voiture qui posait le plus grand défi.

J'ai cru au délire en apercevant les tarifs quotidiens pour conduire une bagnole entre Prairies et

Rocheuses. Contre mauvaise fortune bon cœur, j'ai échafaudé le plan du compromis qui me permettrait de rallier les montagnes sans trop forcer le kilométrage. Habitué aux voyages plus spontanés, j'étais tout à coup rassuré, dans ce nouveau monde d'urgence sanitaire, de compter toutes mes réservations en poche : avion, voiture, hôtels. J'en revenais à mes moutons.

Jusqu'à ce coup de téléphone... L'afficheur annonçait un interlocuteur de Calgary. Dans une semaine tapant, me disait l'homme, nous n'aurons pas de voiture pour vous. Pardon?

La compagnie de location, disait-il, avait commandé des voitures neuves qui tardaient à arriver. La livraison n'était certainement pas attendue pour une autre semaine. Toutes les compagnies de l'Alberta vivaient la même crise, ajoutait-il. Mon nom se trouvait sur la liste de rappel au cas où un miracle se produirait. Le choix de mot n'est pas le mien. Un miracle, rien de moins.

Quand j'ai demandé ce que j'étais censé faire, après avoir réservé tout mon voyage et engagé des dépenses, j'ai eu pour seule réponse : «Ça ne

me fait pas plaisir de vous appeler». On a vu mieux comme excuses.

Les sites Internet des compagnies de location et les comparateurs de prix ne trouvaient plus la moindre voiture pour les dates de mon voyage. Niet. Même pas un vieux rafiot menacé pas la rouille. Que faire?

Deux jours plus tard, la collègue Mélanie Côté, du *Quotidien*, racontait le cauchemar d'un couple ayant reçu le même appel. Leur voyage entre Calgary et Vancouver a dû être décalé. De quelle protection jouissent les consommateurs, demandaient-ils? Comment une compagnie peut-elle annuler impunément une location qu'elle avait pourtant confirmée, et ce, même si elle n'avait pris aucun dépôt sur une carte de crédit? L'imbroglie est trop facile à plaider.

PLANS EN DÉROUTE

Pour ma part, je me suis tourné vers Turo, une plateforme de type Airbnb permettant la location d'une voiture d'un particulier. J'ai trouvé un bon Samaritain à Edmonton, à trois heures de route

de mon lieu d'arrivée. Quand la vie nous donne des citrons, on fait de la limonade. Va pour Edmonton.

Il va de soi que l'itinéraire a dû changer. Les réservations d'hôtels aussi.

Mais voilà, à quatre jours du départ, le locateur a fait faux bond à son tour, avec ses plus plates excuses comme compensation.

Retour à la case départ. Parmi les 12 travaux d'Astérix, j'en étais rendu à la maison qui rend fou.

Il en existe d'autres, des options pour circuler en Alberta. Communauté y détient une flotte, comme au Québec, pour peu qu'on soit membre, qu'on s'inscrive un peu d'avance et qu'on possède un bon dossier de conduite. Les sites de covoiturage, comme Pocaride, permettaient aussi de trouver pour une vingtaine de dollars, un siège pour un trajet vers Banff ou Lake Louise. De là, les sites d'intérêt sont tous interconnectés par des navettes.

Les plus grandes découvertes émanant parfois des plus grands des hasards, la solution m'est néanmoins venue d'une erreur d'aiguillage. Tapant sur une mauvaise touche sur mon clavier, j'ai déniché une voiture, encore plus chère que les précédentes, qui attendait encore qu'on lui assigne un conducteur. Je me suis dévoué, validant par téléphone qu'on ne me jouerait pas un autre vilain tour.

J'étais officiellement en voiture.

L'ironie n'ayant pas encore déversé tout son fiel, un courriel de confirmation concernant la toute première location, celle pour laquelle un appel non sollicité a chamboulé tous mes plans, m'est parvenu à quelques heures du départ.

Pantois, j'ai tenté de tirer les choses au clair. Oui, la compagnie en question avait des véhicules disponibles. Non, on ne comprenait pas pourquoi on m'avait appelé pour annuler ma location. Non, il n'y avait aucune note à mon dossier indiquant que je figurais sur une liste d'attente. Décidément.

À la plainte officielle que j'ai déposée, l'entreprise n'a pas été en mesure d'expliquer la situation. Il m'apparaît clair, cependant, que les clients sont les grands perdants d'imbroglies sans doute alimentés par la COVID et par l'incapacité des entreprises à gérer la forte demande.

Moi qui pensais que le niveau de contagion d'un virus risquait de chambouler les vacances. La COVID m'aura appris que quand il y a un plan B, il y a aussi un plan C et un plan D.

Le photographe Rocket Lavoie a croqué cette scène en haut de la fameuse «première côte du Parc», samedi matin. — PHOTO LE PROGRÈS, ROCKET LAVOIE



JONATHAN HUDON

CHRONIQUE

jhudon@lequotidien.com



Les cyclistes vous diront que c'est la plus belle piste cyclable au Québec. Les automobilistes leur répondront qu'ils n'ont pas «plaqué» et qu'ils sont des dangers sur deux roues. Ça, c'est un autre débat, mais reste que traverser la route 175, la Réserve faunique des Laurentides ou le «Parc», peu importe comment on nomme ce tronçon, c'est mythique et tout cycliste qui se respecte a ce défi dans le viseur à un moment ou un autre.

Pour la cinquième année, Événements 2M organisait l'Épreuve cycliste du Parc des Laurentides, en fin de semaine dernière, avec la possibilité de relier Laterrière à Stoneham, le samedi, avant de

faire le chemin inverse dimanche. Les participants pouvaient faire l'aller-retour, donc deux fois 175 kilomètres, ou encore choisir l'aller ou le retour seulement. Le tout dans une formule tout-inclus ou autonome, ravitos et dîner inclus.

L'objectif : permettre à tous les participants de compléter l'épreuve. Pour certains, c'est un réel défi, pour d'autres c'est l'occasion de retrouver un peu de normalité et de renouer avec de vieilles connaissances, mais l'idée est de rendre le tout plus accessible possible. Et je pense honnêtement que c'est mission accomplie en ce sens.

Cette année, les Coops de l'information étaient représentées dans le peloton. Mathieu Lamothe, journaliste au *Nouvelliste* à

Trois-Rivières, Patrick Woodbury, photographe-vidéaste au *Droit* à Gatineau, et moi-même formions donc le trio à toute épreuve. Deux collègues sympathiques avec qui j'ai pu faire connaissance pour la première fois et avec qui ce fut fort agréable de savourer quelques bières. Et de faire un peu de vélo, bien sûr...

en a encouragé d'autres, de sorte que la chimie était vraiment bonne entre les participants. C'est du moins mon impression!

La journée de samedi, ensoleillée du départ à l'arrivée, offrait quelques montées piquantes, que les cyclistes moins aguerris ont su surmonter avec panache. Il faut d'ailleurs souligner le gros

monde sérieux qui ne se prend pas au sérieux. Je suggère que ça devienne leur slogan, leur marque de commerce ou quelque chose du genre. Vraiment sur la coche, et ce n'est pas pour être téteux. Et coup de coeur généralisé pour les minibénévoles, les enfants des membres de l'organisation. On a eu un bel aperçu d'une jeunesse vaillante, visiblement contente de contribuer à l'effort.

C'était un peu plus nuageux dimanche, mais tout aussi chaud – donc pas trop de répit. Encore une fois, tout s'est relativement très bien déroulé. Pierre Lavoie, président d'honneur pour cette cinquième édition, était du départ à partir de Stoneham. Lui aussi

si a parlé d'un événement «sur la coche» à plusieurs reprises.

La configuration de la route 175 fait en sorte qu'on entre rapidement dans le vif du sujet. Qu'on parte de Laterrière ou

La configuration de la route 175 fait en sorte qu'on entre rapidement dans le vif du sujet. Qu'on parte de Laterrière ou de Stoneham, ça monte dès le départ, et ça monte relativement longtemps. Pour vous donner une petite idée, sur un total d'environ 1500 mètres d'ascension, j'en avais déjà plus ou moins 1000 après 75 kilomètres, autant samedi que dimanche.

Pour ma part, je faisais bien humblement partie de la gang des encadreurs, menée de main de maître par Jean-Frédéric Girard, un vrai bon gars au leadership contagieux. On a poussé certains cyclistes, on

travail de l'équipe de bénévoles, dans la grande famille Événements 2M. C'est comme si vous rassemblez vos meilleurs chums et que vous décidiez d'organiser un événement cycliste. C'est du

UNE CONQUÊTE DU PARC DANS DES CONDITIONS OPTIMALES



de Stoneham, ça monte dès le départ, et ça monte relativement longtemps. Pour vous donner une petite idée, sur un total d'environ 1500 mètres d'ascension, j'en avais déjà plus ou moins 1000 après 75 kilomètres, autant samedi que dimanche. À quelques kilomètres et mètres près, on s'entend. C'est donc un coup à donner, et honnêtement, chapeau à tous ceux et celles qui ont grincé des dents en début d'épreuve, samedi ou dimanche. Il y en a une couple qui se sont demandé s'ils allaient en venir à bout, mais une semaine plus tard, c'est clair qu'ils n'ont aucun regret d'avoir persévéré.

Il ne faudrait surtout pas oublier de dire que les fonds amassés vont à la fondation Ariane, qui soutient les familles du Saguenay-Lac-Saint-Jean ayant un enfant malade et qui doivent traverser la route 175 pour obtenir des soins. D'où la symbolique de faire le Parc à vélo.

J'ai jaser avec Martin Tremblay d'Événements 2M, dimanche, environ une heure après la fin de cette fin de semaine. Lui et son équipe étaient très satisfaits

du déroulement de l'événement, vantant les cyclistes d'avoir relevé deux grands défis que représentaient la chaleur et la traversée de la route 175. Il aimerait compter sur une légère hausse des inscriptions pour la prochaine édition. Je lui ai dit que le succès de cette année pourrait faire des petits. La température a aidé, certes, et on a senti l'organisation en contrôle de A à Z.

Il faut le dire, c'était mieux que l'an dernier, alors que l'Épreuve cycliste du Parc des Laurentides avait eu lieu près d'un mois plus tard, à la mi-septembre. C'était assez frais merci, le samedi et le dimanche, et la pluie avait commencé à L'Étape pour ne jamais cesser de tomber jusqu'à Laterrière. Comme quoi tout est toujours plus *l'fun* quand le soleil s'en mêle.

À tous ceux et celles qui désirent se payer un beau défi, ou aux autres qui veulent depuis longtemps rouler sur la 175, inscrivez-vous l'an prochain. Ça vaut la peine et vous allez avoir du fun. C'est garanti. Ou presque.

Les Coops de l'information étaient dignement représentées par Mathieu Lamothe, du *Nouvelliste*, Patrick Woodbury, du *Droit*, et Jonathan Hudon, du *Quotidien/Progrès*. — PHOTO LE PROGRÈS, ROCKET LAVOIE

Un premier peloton a quitté Laterrière samedi en direction de Stoneham, et un autre faisait le chemin inverse le lendemain. Plusieurs ont d'ailleurs opté pour l'aller-retour. — PHOTO LE PROGRÈS, ROCKET LAVOIE



AS-TUVUÇA



PHOTOS OLIVIER DUMAS

AVEZ-VOUS LE VERTIGE?



« Je n'aime pas tellement le mot *vertige*. J'utilise plutôt peur des hauteurs ou peur de la chute. Formulé ainsi, il est plus facile de rationaliser les choses et de surmonter cette peur. Je n'en suis certainement pas immunisé et la chute est toujours présente dans ma tête lorsque je grimpe. » C'est ainsi que l'alpiniste et chasseur d'images Olivier Dumas décrit le risque de sa passion. Ce Québécois de 29 ans escalade des montagnes de partout sur le continent pour ramener de ses aventures des images saisissantes. À la demande du *Mag*, il a accepté de partager ses clichés les plus vertigineux, pris d'un point de vue « effrayant »! Gravier une paroi rocheuse est déjà ardu, imaginez s'il fallait vous arrêter en chemin pour sortir l'appareil-photo! À voir: @olivier_dumas_photo sur Instagram et @OlivierDumasPhotos sur Facebook. FRANCIS HIGGINS

